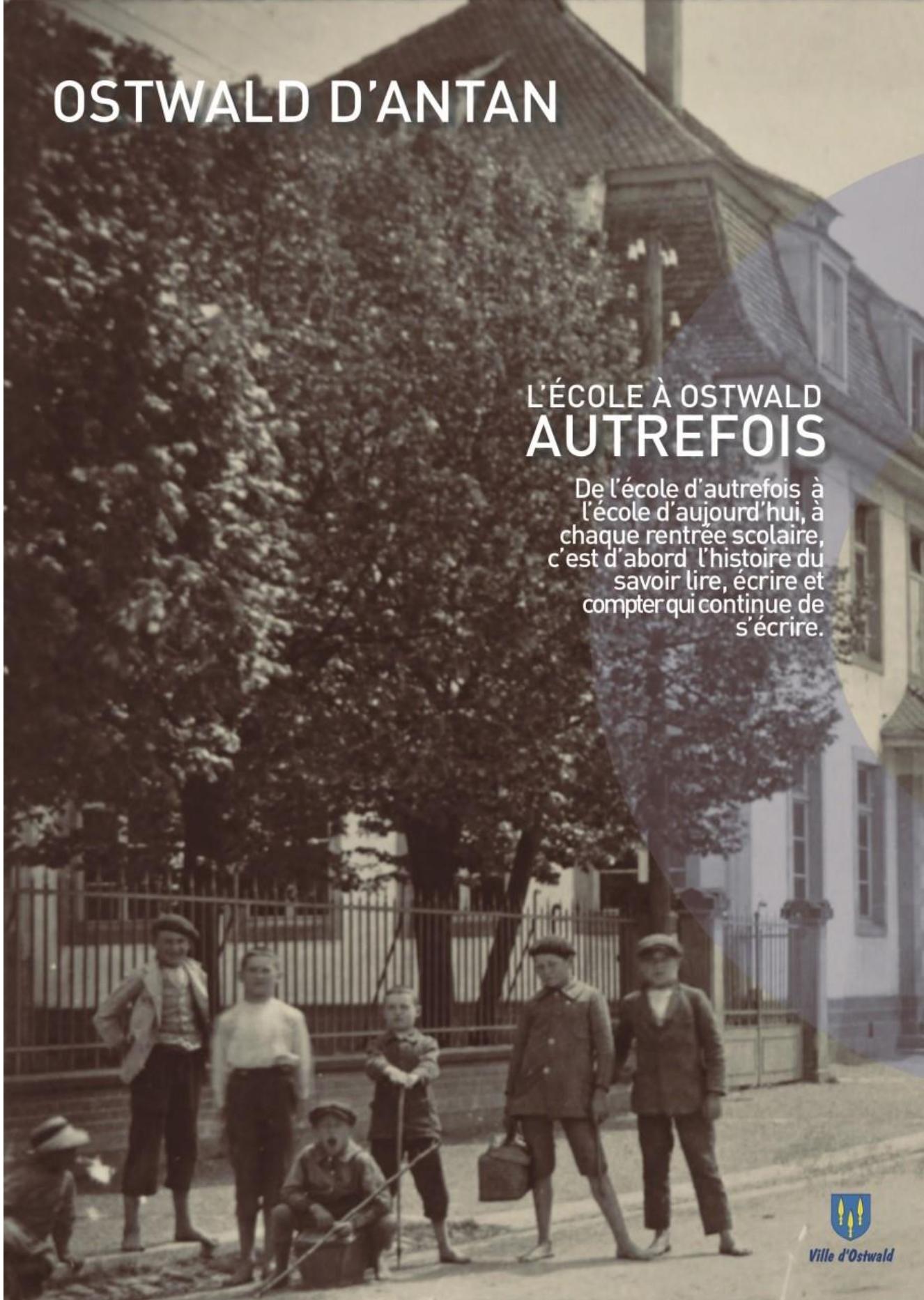


OSTWALD D'ANTAN

L'ÉCOLE À OSTWALD AUTREFOIS

De l'école d'autrefois à
l'école d'aujourd'hui, à
chaque rentrée scolaire,
c'est d'abord l'histoire du
savoir lire, écrire et
compter qui continue de
s'écrire.



Ville d'Ostwald

Avant-propos	3
Une école depuis 1559	
La première école d'Illwickersheim par Christian Kauffmann	4 - 6
Après la Révolution de 1789.....	6 – 14
La rentrée 2017.....	15
Parler l'alsacien, écrire l'allemand.....	16 - 18
Les témoignages des élèves d'antan	
Ma rentrée à l'automne 1942 par Roger Fischer.....	19 - 20
1938 – 45 : « Beaucoup de temps dans les caves » par Rémy Schwartz.....	21 – 25
Souvenirs d'enfance. Les années 1940-1950 par Jean-Marie Gillig.....	26 – 32
Les punitions de la maîtresse.....	33 - 34
Des cours d'allemand par Marthe Gaessler.....	35
L'enseignement ménager.....	35
La médecine scolaire.....	36
Enfant en 1939 par Audrey Pauli.....	37
Les années 50 à l'école du Centre.....	38 – 40
Mémoires d'enseignants	
Carrières d'enseignants à Ostwald de 1948 à 1980 par Nicole Faller avec les souvenirs écrits par sa maman, Suzanne Albrecht.....	41 – 47
Message de Jean-Marie Beutel, maire d'Ostwald	48

En 1794, Ostwald avait son maître d'école. Ce n'était pas banal. À l'époque, dans le Bas-Rhin, seules 29 communes sur 400 avaient gardé un instituteur ! Vers 1800, pas plus de 40% des Français savaient écrire leur nom. Or, en 1787, sur 27 baptêmes qui avaient été consignés dans le registre paroissial d'Ostwald, seules 3 marraines et un père n'avaient pas su signer l'acte de baptême, soit 15% ! Pour ce qui est de l'enseignement, Ostwald était en avance sur la plupart des autres communes alsaciennes.

L'histoire de l'école de la commune que transmet Christian Kauffmann avec l'équipe « Ostwald d'antan » méritait qu'on s'y arrête.

Les témoignages de ceux qui étaient élèves et maîtres pendant et après la dernière guerre mondiale devaient aussi entrer dans le patrimoine de la Ville. C'est chose faite. D'ailleurs Jean-Marie Gillig, Pierre Pauli, Nicole Faller, Suzanne Albrecht avaient déjà consigné leurs souvenirs.

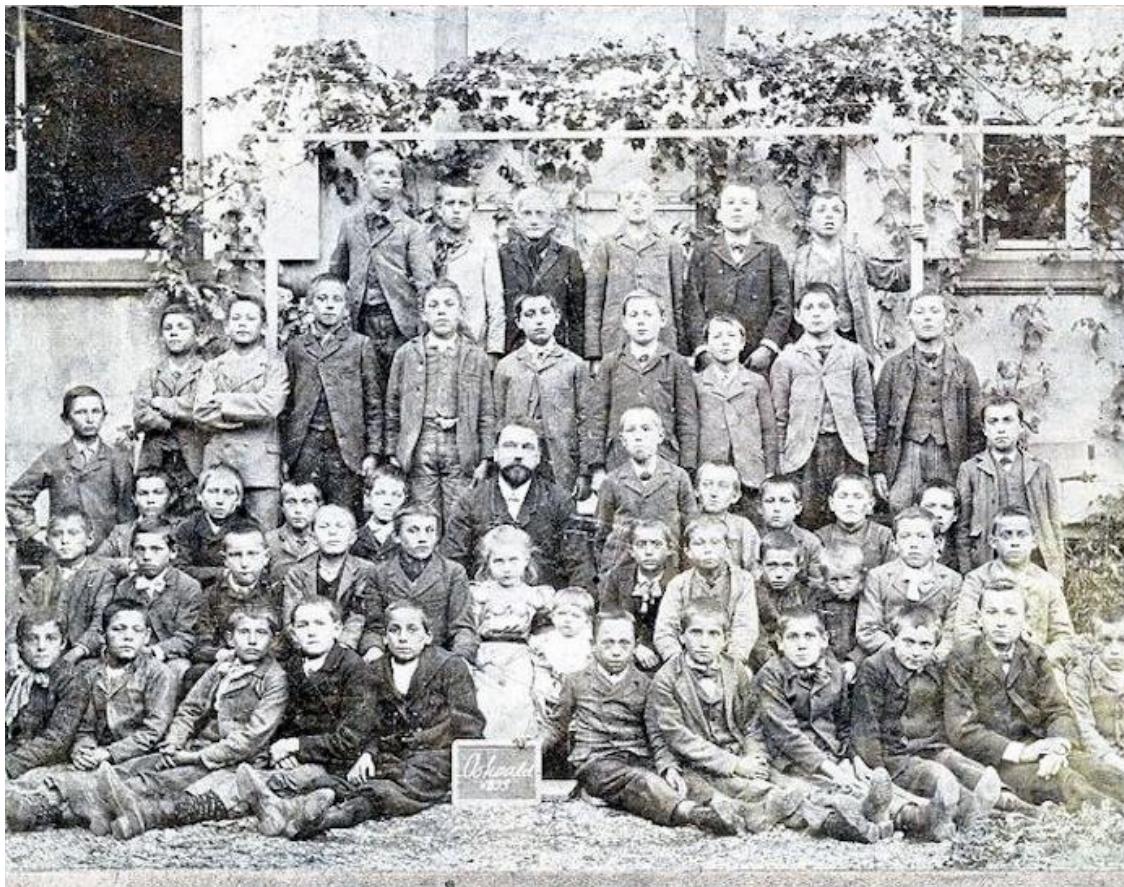
L'équipe « Ostwald d'Antan », c'est une quinzaine de personnes passionnées par l'histoire de leur commune. Elle signe cette brochure et une exposition *“L'école à Ostwald autrefois”*.

Du 13 au 20 janvier 2018, au Point d'Eau, cette exposition permet d'ouvrir livres et cahiers, de présenter bancs et tableaux à l'aspect vieilli et patiné par le temps. L'appel lancé dans la revue municipale Ostwald'Info a permis de réunir d'innombrables objets et mobilier scolaires anciens conservés dans les greniers des écoles ou en provenance de collections particulières. Les photos rassemblées montrent les visages des camarades de classe et des maîtres de jadis.

Plus que des souvenirs, nous voulons laisser en héritage l'état d'esprit qui a animé jadis les écoliers, les enseignants et les élus qui ont construit nos écoles. Et dire, comme cette institutrice, « on est fier d'avoir réussi ».

Denis Ritzenhaler

André Adam, Ivan Bajcsa, Francis Ernst, Roger Fischer, Marthe Gaessler, Jean-Marie Gillig, Stephan Huck, Christian Kauffmann, Roger Krieger, Richard Linck, Élisabeth Ludwig, Raymond Muller, Roger Oertel, Pierre Pauli, Rémy Schwartz, Jean-Marc Waldisberg. Denis Ritzenhaler, conseiller municipal délégué, a assuré la coordination de ce livret.



Les écoliers d'Ostwald en 1899.

Une école depuis 1559

**Christian
Kauffmann**

En 1535, Bernard Wacker est affecté à Illwickersheim (aujourd’hui Ostwald) en qualité de pasteur. La communauté, à l’image de Strasbourg, a voulu s’associer aux idées de la Réforme de Martin Luther affichées à Wittenberg en 1517. Il a pu s’installer dans un presbytère construit à côté de l’église consacrée à St Oswald vers 1450. Jusque-là, annexée à la paroisse d’Illkirch, Illwickersheim devient une paroisse autonome. En 1552, son successeur Nicolaus Thalosius (Solender ou Hollender ?) met en pratique une recommandation de Luther : Instruire les paroissiens pour qu’ils puissent eux-mêmes lire la Bible. En 1559 il aménage une chambre du presbytère pour en faire une salle de classe.

La première école d’Illwickersheim est ouverte. Le pasteur et ses successeurs en sont les maîtres. Elle accueille les enfants que les parents envoient,

vraisemblablement en payant un droit d'écolage. Ils la fréquentent avec plus ou moins d'assiduité, au gré des saisons et des travaux agricoles.

En 1663 ils auraient été 16 écoliers en hiver et 8 seulement en été !

En 1681, Strasbourg assiégée par les troupes de Louvois, capitule et cède aux exigences de Louis XIV. La cathédrale est restituée au culte catholique qui reprend la primauté sur la religion réformée.

À Illwickersheim, les capucins (religieux) puis les dragons (militaires) « persuadent » les hommes à revenir à la religion de leurs aïeuls.

Les parents paient la scolarité

En 1705, une école comportant un logement et un jardinet est construite à proximité de l'église dans le prolongement de la « Buregass » où s'installent aussi de belles fermes. À l'époque, Jean Michel Brackenhoffer (1681 à 1711) était l'Amtmann (représentant de l'autorité). Ses interventions ont vraisemblablement contribué au financement et à la réalisation de la nouvelle école.

À partir du moment où Strasbourg est intégrée dans le Royaume de France, l'Église a eu en charge l'éducation et la santé, les écoles et les hôpitaux.

Seuls les volontaires dont les parents paient la scolarité sont admis. En hiver le double du nombre d'enfants présents en été (à partir du mois de mai) participe aux activités scolaires. Les travaux des champs les occupent en été, fenaison, moissons, récoltes...

Savoir lire et écrire

Quelle proportion de la population sait lire et écrire ? Les registres paroissiaux nous en donnent une idée. Les actes de baptême sont signés par le prêtre, le parrain et la marraine, le père, parfois un témoin.

À Illwickersheim, en 1739, plus de la moitié des personnes concernées fait une croix (+), un rond (0), un gribouillis... à côté duquel le prêtre mentionne

Jean Michel Brackenhoffer

LE PÈRE DE JEAN MICHEL BRACKENHOFFER, ANDREAS, AVAIT ÉTÉ AMMEISTER DE STRASBOURG, MEMBRE DU CONSEIL DES QUINZE ET AMTMANN À ILLWICKERSHEIM. LA FAMILLE Y POSSÉDAIT CERTAINEMENT UNE RÉSIDENCE : SUR LE DOMAINE SITUÉ AU CARREFOUR DES ROUTES DE STRASBOURG ET DE GEISPOLSHEIM ? EN 1711 JEAN MICHEL A ÉTÉ ENTERRÉ DANS L'ÉGLISE ST OSWALD.

L'instituteur, une personnalité

LORSQU'UN INSTITUTEUR ARRIVE DANS UN VILLAGE IL Y DEVIENT UNE PERSONNALITÉ. MAIS LE CURÉ EST SON SUPÉRIEUR. L'INSTITUTEUR PARTICIPE À LA VIE PAROISSIALE. IL EST SACRISTAIN, ORGANISTE, IL SONNE LES CLOCHES, REMONTE L'HORLOGE... TOUCHE UNE INDEMNITÉ POUR CES TRAVAUX. IL DISPOSE D'UN LOGEMENT, A DROIT AU BOIS D'AFFOUAGE POUR L'ÉCOLE ET POUR LUI, PERÇOIT LA CONTRIBUTION QUE LES FAMILLES SONT TENUES DE LUI VERSER POUR LA SCOLARISATION DE LEURS ENFANTS (DE L'ORDRE DE 35 CENTIMES).

(*signatum*) le nom du parrain (*patrinus*) ou de la marraine (*matrina*). Dans cet exercice la plupart sont des femmes.

En 1787, il y a 27 baptêmes. 3 marraines et un père n'ont pas su signer ! Une évolution convaincante qui prouve que l'instruction porte des fruits. Les heures de classe ont été réduites en été. Les curés et les pasteurs n'admettent plus à la communion ou à la confirmation les enfants qui n'ont pas fréquenté l'école. Les instituteurs affichent de réelles qualités, des capacités et inspirent confiance.



Au XVIII^e siècle, une nouvelle école avait été construite quai Heydt.

La majeure partie de la population d'Illwickersheim est maintenant instruite !

La Révolution désorganise l'enseignement primaire. En 1794, 29 communes du Bas Rhin disposent encore d'un instituteur ! Mais à Illwickersheim, l'enseignement n'a pas été interrompu. Après des élections inabouties, l'instituteur Michel Schott, devient maire et officier d'État Civil de la jeune commune en 1793. Pour ce qui est de l'enseignement, Ostwald est alors en avance sur la plupart des autres communes alsaciennes.

Après la Révolution de 1789

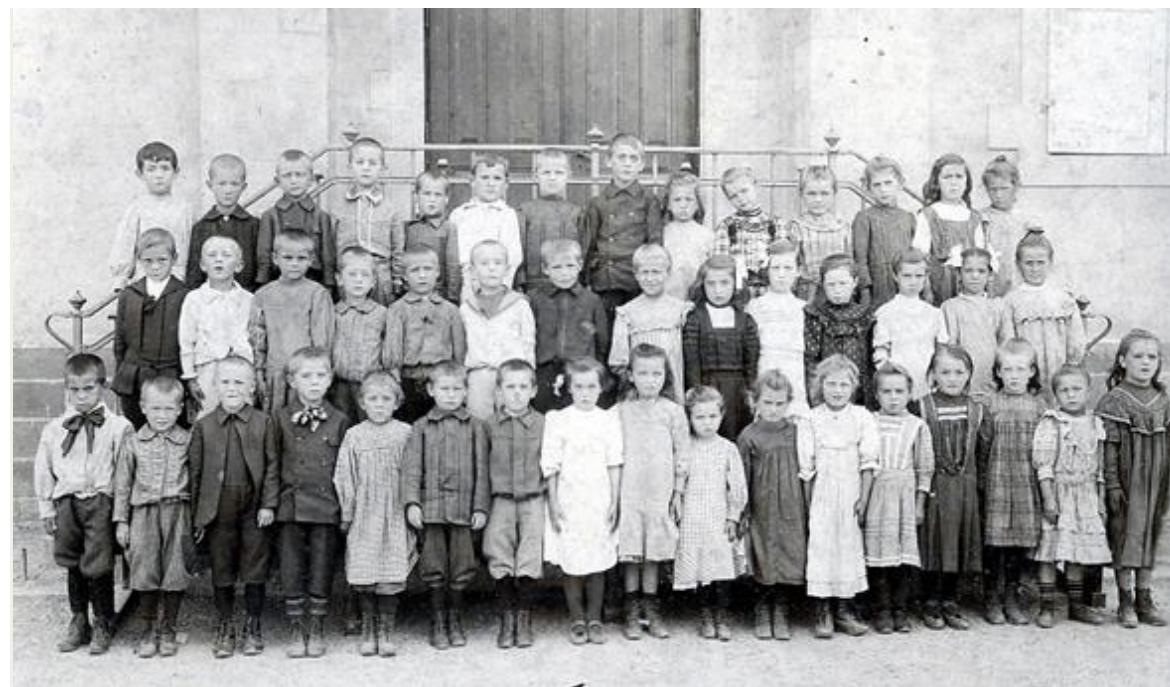
La Révolution et l'éducation

APRÈS LA RÉVOLUTION,
LA SCOLARISATION DES
ENFANTS PRÉOCCUPE
LES MAIRES ET LES
MUNICIPALITÉS.

En 1840, le Conseil municipal décide d'acquérir une propriété « *située au milieu du village, non sujette aux inondations. Elle offre la plus belle place pour y construire une église. Les bâtiments qui en dépendent serviront pour le presbytère, une maison commune et une école, un corps-de-garde et une remise pour la pompe à incendie. Elle est entourée d'un mur en très bon état.*

En 1842, la campagne est acquise et « *les bâtiments ont immédiatement pu être convertis en presbytère et maison d'école* ». En 1845, le conseil municipal « *vu le peu d'espace qu'offre la salle d'école pour contenir le grand nombre d'enfants, a avisé au moyen pour la séparation des deux sexes* ». Il a fait du bâtiment situé dans l'enclos du presbytère, l'école des filles. Pour y assurer l'enseignement la commune fait appel aux sœurs de Ribeauvillé. Une religieuse arrive dans un premier

temps, une seconde en 1853, pour s'occuper de la salle d'asile. Les garçons restent dans l'ancien bâtiment.



L'institution des salles d'asile a pris naissance dans la vallée de la Bruche, dans le Ban de la Roche, vers 1770, à l'initiative de Louise Scheppeler, une jeune paysanne.

Louise Scheppeler fut frappée par les vertus du pasteur Oberlin, un homme remarquable qui avait entrepris de « civiliser » une population qui vivait dans la misère et l'ignorance. Elle lui demanda d'entrer à son service pour prendre part à ses œuvres de charité. Devenue son aide, elle porta dans les foyers consolation et soutien. Remarquant la difficulté de ces cultivateurs à se livrer à la fois aux travaux des champs, à la garde et à l'éducation de leurs petits-enfants, elle imagina de rassembler les enfants dans des salles spacieuses où des « conductrices », les gardaient, les amusaient et commençaient à les exercer à de petits travaux.

Cette idée s'est répandue en Alsace, en France et même en Angleterre où des salles d'asile ont été instituées, dans des cités ouvrières comme dans les campagnes. En 1869 on compte 214 salles d'asile dans le Bas Rhin. Elles ont été ouvertes dans 149 communes et accueillent en moyenne 25 enfants de 4 à 7 ans.

L'école, la mairie et le logement de l'instituteur

Aménagée en hôpital

EN 1870, LA CAVE DE L'ÉCOLE DES FILLES EST AMÉNAGÉE EN HÔPITAL MILITAIRE (LAZARET). À L'ÉPOQUE, LES TROUPES « ALLEMANDES » AVAIENT ENVAHI LA FRANCE ET FAISAIENT LE SIÈGE DE STRASBOURG.

Les congés scolaires

LES CONGÉS DES ÉCOLIERS SONT OCTROYÉS SELON LES BESOINS (FENAISONS, RÉCOLTES, VENDANGES, ETC.)

LES JOURS LIBRES SONT LE DIMANCHE ET LE JEUDI, LES FÊTES CONSACRÉES, LE JOUR DE L'AN, LE LUNDI DE PÂQUES ET CELUI DE PENTECÔTE.

L'enseignement en 1833

LES MATIÈRES ENSEIGNÉES SONT DÉFINIES EN 1833 (LOI GUIZOT DU 23 JUIN 1833) :
INSTRUCTION RELIGIEUSE, HISTOIRE SAINTE, LECTURE, ÉCRITURE, ORTHOGRAPHE, GRAMMAIRE, ARITHMÉTIQUE, HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, MUSIQUE. ELLES SONT ENSEIGNÉES À DES DEGRÉS DIVERS SELON LES COMPÉTENCES DU MAITRE.

En 1848, « *la Maison Commune servant pour l'école des garçons et le logement de l'instituteur est trop petite pour contenir le nombre d'enfants toujours croissant.* » *Un jardin, situé près de la nouvelle église, est à vendre.* Le conseil municipal en approuve l'acquisition en 1849. Mais le manque d'argent ne permet pas d'envisager immédiatement une nouvelle construction. Elle se fera à partir de 1856 et sera inaugurée en 1859. Outre l'école de garçons, le bâtiment intègre les services administratifs de la mairie et un logement de fonction pour l'instituteur.

La même année (1848) « *Il est de la plus grande urgence qu'une salle d'asile soit créée afin de pouvoir mieux instruire les enfants déjà à un âge avancé et de pouvoir réunir les enfants des deux sexes qui n'ont pas encore atteint l'âge de 7 ans dans la salle d'asile...* » Elle est aménagée au rez-de-chaussée de l'école des filles dont la salle de classe est transférée à l'étage.

Multiplication des écoles

Mais rapidement ce nouvel espace s'avère aussi ne plus répondre aux besoins. À la rentrée 1869 une nouvelle école accueille les filles (actuelle école rue des Vosges) et la salle d'asile. La salle du conseil municipal y est aménagée à l'étage. L'ancienne école (demeure de la propriété citadine) est démolie. Le nouveau bâtiment dispose d'une cave, qui quelques mois plus tard, lors de la guerre de 1870, sera convertie en Hôpital militaire (Lazaret).



En 1869, le bâtiment comprend aussi une salle d'asile (école maternelle) et la salle de réunion du conseil municipal.

En un quart de siècle les écoles se sont multipliées à Ostwald. La scolarisation des enfants est devenue une préoccupation majeure de la municipalité au même titre que la lutte contre les inondations et l'assèchement des marécages.

En février 1841 le conseil municipal demande au préfet l'autorisation de défricher un quartier de forêt pour disposer des fonds nécessaires, entre autres, pour augmenter les revenus indispensables pour réaliser les améliorations projetées de l'instruction primaire... L'essor démographique du village explique en partie cette attitude. En 1801 le village comptait 623 habitants, 705 en 1821, 834 en 1841, 909 en 1861, 1140 en 1871.

La population porte maintenant de l'intérêt à l'instruction.

« Apprendre pour devenir quelqu'un »

Après 1850, l'instruction est devenue indispensable pour réussir. En effet, l'agriculture ne constitue plus la seule source de revenus. L'usine de Graffenstaden recrute des ouvriers, leur propose une formation, une carrière.

Beaucoup de familles incitent leurs enfants « à apprendre quelque chose pour devenir quelqu'un ».

Les filles restent un peu à la traine mais la plupart savent maintenant écrire leur nom et déjà certaines vont à Paris ou à Nancy « pour servir » (travailler comme domestique, cuisinière, gouvernante) dans une famille bourgeoise.

Les engagements de la commune

Dans le même temps, à Paris, l'instruction publique préoccupe les gouvernements qui ne manquent pas de légiférer à partir de 1833. La loi Guizot oblige les communes à avoir une école, de l'entretenir, de payer un traitement fixe à chaque instituteur. A Ostwald, le conseil municipal le fixe à 326 francs par an (200 est le minimum imposé) ; la rétribution mensuelle à verser à l'instituteur par les familles a été portée en 1839, à 40 centimes.

Blague en alsacien

- D'R SCHÜLLEHRER
VERLÄNGT VUM FRETZEL
Z'SCHÄTZE WIE HOCH
D'SCHÜL ESCH.
- « 1 METER 30,
ÄNTWORTETD'R
FRETZEL.
- WIE KUMSCH DÜ DEN
DRUF ?, FROGT D'R
SCHÜLLEHRER.
- ECH BEN 1 METER 50,
UN D'SCHÜL STEHT MER
BIS ZUM HÄLS. »
- D'R LEHRER ESCH
VERÄRGERT UN BRENGT
D'R FRETZEL ZUM
DIRAKTER.
- DA WELL D'R FRETZEL
ÄUJ TÄSTE : « WIE ÄLT
BEN ESCH ? », FROGT D'R
DIRAKTER.
- « 44 ! », SAIT D'R
FRETZEL ».
- « SCHTEM'T GENÄUI,
ÄWER WIEKUMSCH DÜ
DRUF ?
- « EN MINERE
SCHTROOS WOHNT A
HÄLBIDIOT UN DER ESCH
22 ! »

LE MAÎTRE DEMANDE À
FRETZEL À QUELLE
HAUTEUR IL ESTIME
L'ÉCOLE.

- « 1,30, RÉPOND
FRETZEL ».
- « COMMENT ES-TU ARRIVÉ
À CETTE RÉPONSE ? »
- « JE MESURE 1,50 M ET DE
L'ÉCOLE, J'EN AI RAS LE
COU ».

LE MAÎTRE FURIEUX AMÈNE
FRETZEL CHEZ LE
DIRECTEUR. CE DERNIER,
VOULANT AUSSI LE METTRE
À L'ÉPREUVE, LUI DEMANDE
SON ÂGE.

- « 44 », RÉPOND FRETZEL.
- « C'EST EXACT, MAIS
COMMENT TOMBES-TU SUR
LA BONNE RÉPONSE ? »
- « DANS MA RUE HABITE LA
MOITIÉ D'UN IMBÉCILE ET IL
A 22 ANS »

Le chauffage

POUR CHAUFFER LES LOCAUX L'ENSEIGNANT OBTIENT DU BOIS. EN 1876 L'INSTITUTEUR REÇOIT 16 STÈRES ET 125 FAGOTS POUR SA CLASSE ET SON LOGEMENT. LES SŒURS, 16 STÈRES ET 150 FAGOTS POUR DEUX CLASSES ET LEUR LOGEMENT. À PARTIR DE 1906 LE COKE REMPLACE UNE PARTIE DU BOIS.

Apprendre à maîtriser le français

À L'ÉCOLE, EN 1919, LES INSTITUTEURS NE MAÎTRISENT PAS TOUS LE FRANÇAIS, ILS DOIVENT SE REMETTRE EN CAUSE ET SUIVRE UNE FORMATION

L'état rémunère des enseignants

EN 1931 L'ÉTAT PREND À SON COMPTE LA RÉMUNÉRATION DES ENSEIGNANTS ET LEUR ASSURE L'ÉGALITÉ, ENTRE LES COMMUNES ET ENTRE LES SEXES. LA COMMUNE LEUR DOIT LE LOGEMENT DE FONCTION.

En 1851 conformément à la loi, le traitement s'élève à 600 frs. Mais l'écolage n'est plus perçu. En 1852 le traitement de l'instituteur est encore augmenté par la commune de 74 frs en raison des bons soins qu'il donne pour l'instruction de la jeunesse !

« Tous savent écrire leur nom, y compris les femmes »

Qu'en est-il de la fréquentation ? Les registres d'État Civil ont pris le relais des registres paroissiaux. Les mariages nécessitent la signature des époux et des témoins.

En 1797, sur six mariages, deux (une épouse et un témoin) ne signent pas. En 1805, quatre épouses ne signent pas. À partir de 1811 les registres sont pré-imprimés. Parfois une restriction manuscrite est rajoutée pour noter que telle personne « *a déclaré ne pas savoir écrire* ». Pour dix mariages, cette mention apparaît trois fois. L'une précise encore « *ne pas l'avoir appris* ». L'ignorance reste toujours liée à la situation familiale, au milieu social.

Au milieu du XIXème pratiquement tous les citoyens savent écrire leur nom, y compris les femmes. En 1871 lorsque l'Alsace est intégrée dans le Reich allemand, après une période d'incertitude et d'adaptation, Ostwald reprend sa croissance : 1184 habitants en 1880, 1413 en 1900, 1674 en 1910, 1556 en 1921.

L'obligation scolaire imposée en 1871 augmente un peu les effectifs. Tous les locaux disponibles sont utilisés comme salles de classe, y compris la salle du conseil municipal.

En 1871 le Kreisdirektor demande au conseil municipal de reconsidérer le fonctionnement des écoles car une classe compte 100 élèves !

En 1869, rue des Vosges, une école de filles sort de terre. En 1899 le conseil municipal discute de l'opportunité de construire une nouvelle école. Mais il ne dispose pas des moyens nécessaires pour la réaliser. En 1902 le projet est pourtant adopté car il y a urgence. En 1905 l'école est construite rue du Maréchal Foch.



En 1905 une école de garçons est construite derrière le presbytère, elle en est séparée par un mur et un préau. Mais dès 1909 elle s'avère être trop petite. On y rajoute donc un étage. Deux appartements sont aménagés sous les combles.

L'ancienne école de garçons inaugurée en 1859 quitte les locaux de la mairie. Mais dès 1909 la classe du cours supérieur est surchargée. La construction d'un étage supplémentaire sur l'école de garçons répond à la nécessité et constitue une opération moins onéreuse qu'une nouvelle construction.

Tous les bâtiments doivent être entretenus (maçonnerie, menuiserie, peinture), nettoyés (récurage : en 1903 les sols sont lavés une fois/an, en 1909, deux fois. En 1925, quatre 4 fois et à partir de 1929 ils sont huilés !

En 1908 une classe de cours élémentaire compte 77 élèves.

En 1910 l'électricité est installée.

1918 : il faut « parler français »

L'armistice de 1918 et la réintégration de l'Alsace à la France apportent un profond changement à l'instruction publique à Ostwald : maintenant il faut « parler français »

En décembre 1918 le curé Joseph Munschina organise un cours du soir pour familiariser les jeunes gens avec la

langue française. Mais avant Pâques 1919 il arrête : les participants manquent d'assiduité et d'intérêt.

Une institutrice de Graffenstaden s'adresse aux femmes et jeunes filles qui se montrent plus assidues et régulières. Elles terminent le cursus

L'extension du village se poursuit surtout vers le nord et l'école est au centre du village. Pour s'y rendre les enfants marchent, le matin, avant midi, à 13h et à 16h ! En 1935, une école supplémentaire se rajoute à la « cité » en bordure de la rue Foch !

Des livres aux enfants nécessiteux

À partir de 1920 un nouveau service se met en place, la médecine scolaire. Elle se préoccupe de la santé des élèves, de leur environnement et bien sûr formule des doléances quand les classes sont surchargées ou que les toilettes sont en mauvais état !

La municipalité ne reste pas dans la contemplation et intervient pour fournir des livres aux enfants nécessiteux, pour étoffer les bibliothèques et puisqu'il le faut, « *dans la mesure où ils sont nécessaires* » !



En 1935, une école supplémentaire doit être construite, rue du Maréchal Foch, devant l'école de garçons. Lors du bombardement de septembre 1944, la mairie et l'école de la rue Foch construite il y a moins de 10 ans sont détruites.

1940, l'allemand devient la langue usuelle

À partir de 1940 l'Alsace est à nouveau intégrée dans le Reich Nazi. Il faut parler et écrire en allemand. Les instituteurs doivent être « recyclés, reconvertis » (Umschulung). Des Allemands prennent la place de ceux qui sont en stage et tous doivent se plier à la discipline et aux directives nazies. À partir de 1944, la contre-offensive des alliés perturbe considérablement le déroulement de la scolarité : les classes doivent se réfugier dans les abris, ne peuvent pas occuper leurs locaux endommagés.

En septembre 1944, le bombardement du village, précurseur de la Libération (novembre 44), de l'Armistice (mai 45) et du retour à la France, détruit et endommage plusieurs édifices publics, notamment la mairie et l'école de la rue Foch construite il y a moins de 10 ans. Ils ne sont pas accessibles encore moins utilisables. Or, 430 élèves sont scolarisables.

Il faut maintenant déblayer, remettre en état, reconstruire et à nouveau construire des équipements. Ainsi en janvier 1945 quelques salles de classe « réparées » permettent de scolariser des enfants à tour de rôle. La rentrée 1945 peut se faire presque normalement. Des locaux provisoires (baraques) ont été installés dans la cour. Au Feil, une salle de restaurant, rue Staegel, (Kechte Wirth) devient salle de classe pour les enfants de ce quartier, des des préfabriqués (2 classes) occupent un terrain situé 112 rue Leclerc. L'école est à nouveau française. Il faut trouver des instituteurs français pour remplacer ceux qui sont repartis en Allemagne. Il faut parler français !

Dans la commune, au début des années 50, des lotissements sortent de terre et il faut leur adjoindre un groupe scolaire, au Schloessel. En 1957, une école est construite au nord, rue des Lilas.



L'actuel groupe scolaire au lotissement Schloessel.

Une cité scolaire

LE CENTRE DU VILLAGE ÉTAIT DEVENU LA CITÉ SCOLAIRE UNIQUE ET EXCLUSIVE DE LA COMMUNE. OR L'HABITAT S'ÉTIRE VERS LE SUD (GRAFFENSTADEN) ET DANS DES PROPORTIONS IDENTIQUES VERS LE NORD, NOUVEAU QUARTIER DU FEIL ENCORE APPELÉ WELSCHHOEFFEL. LES ENFANTS PARCOURENT DONC QUATRE FOIS PAR JOUR LE TRAJET QUI SÉPARE LEUR DOMICILE DE L'ÉCOLE !! LES HORAIRES SCOLAIRES, 8 À 11 HEURES ET 13 À 16 HEURE PERMETTENT DE RENTRER ET DE « MANGER À LA MAISON À MIDI ».



L'école élémentaire Jean Racine, rue des Lilas.

À la même date une école maternelle (photo ci-dessous) ouvre, dans la partie sud du jardin du presbytère.

L'évolution du système éducatif et la scolarisation obligatoire jusqu'à 16 ans entraînent l'ouverture d'un CEG (collège d'enseignement général) dans les locaux du Schloessel. En 1975 il deviendra CES (Collège Martin Schongauer) et occupera des locaux neufs, rue Albert Gerig.



Le collège Martin Schongauer.

En 1996-97 Ostwald compte quatre écoles maternelles : La Bruyère, La Fontaine, celle dite du Centre et le Schloessel ; trois écoles primaires : celle du Schloessel, du Centre, Jean Racine ; un collège Martin Schongauer. À la rentrée de septembre 2017, 1752 enfants ont repris le chemin des écoles d'Ostwald.

La rentrée de 2017

À la rentrée de septembre 2017, 1752 enfants ont repris le chemin des écoles d'Ostwald.

Ils étaient 253 à l'école du Centre (1, rue du Maréchal Foch) qui compte 11 classes dont 5 classes bilingues et une classe ULIS (unité localisée pour l'inclusion scolaire) dans 3 bâtiments. Quinze enseignants y sont affectés. Catherine Germain est la directrice de l'établissement.

La maternelle « Les Tilleuls » (1, rue de l'École) comporte six classes dont 3 bilingues, 159 élèves sous la responsabilité de Sabine Clar.

Le groupe scolaire Schloessel regroupe une école élémentaire (Rue de Cernay) de 6 classes comptant 169 élèves encadrés par 6 enseignants et une maternelle (rue de Sélestat) de 3 classes avec 74 enfants et 3 professeurs.

Dans le nord de la commune, Sylvie Urban dirige le groupe scolaire Jean Racine (Rue des Mélèzes) qui comprend une école élémentaire de 15 classes et une école maternelle de 8 classes.

L'école élémentaire occupe deux bâtiments appelés Nicolas Boileau et Jean Racine et accueille 369 élèves et 18 enseignantes. Deux de ces classes sont bilingues.

La maternelle, dans les bâtiments Charles Perrault 1 et 2, compte 8 classes dont 3 sont bilingues. Les 11 enseignants accueillent 228 élèves.

À Ostwald, le collège Martin Schongauer, situé au 1 rue Albert Gerig, reçoit 500 élèves. Mario Zanuzzi en est le principal. Spécificités de l'établissement : le collège dispose d'une unité localisée pour l'inclusion scolaire (ULIS-collège) et de classes SEGPA : les sections d'enseignement général et professionnel adapté.

Dans le cadre de la mise en place de la réforme des rythmes scolaires, des temps d'activités périscolaires supplémentaires sont mis en place pour les enfants fréquentant les écoles élémentaires.



Photo prise près du Hussard, actuelle rue du Général Leclerc.

Parler l'alsacien, écrire l'allemand

Lorsqu'en 1559, le pasteur aménage une pièce du presbytère pour en faire une salle de classe, la paroisse d'Illwickersheim fait partie du Saint Empire Romain Germanique. La langue parlée est l'Alsacien, un dialecte germanique. L'écrit est l'allemand. À l'école, on apprend à lire et à écrire en allemand.

Ni l'intégration au Royaume de France, ni la Révolution n'empêchent le peuple de parler l'alsacien. Il est vraisemblable qu'à l'école on apprenait toujours encore à lire et à écrire l'allemand. L'annexion à l'Empire allemand conforte cet enseignement après la guerre de 1870.

Lente évolution linguistique

EN 1681 L'INTÉGRATION AU ROYAUME DE FRANCE NE CHANGE RIEN : LES PRÉNOMS SONT TOUJOURS ALLEMANDS, LE TERRIER EN 1747 (LES ACTES OFFICIELS) A UNE INTRODUCTION EN FRANÇAIS, TRADUITE EN ALLEMAND. LES RELEVÉS DES PROPRIÉTÉS LE SONT EN ALLEMAND. LES CÉLÉBRATIONS RELIGIEUSES ET LES SERMONS SE FONT EN ALLEMAND. APRÈS LA RÉVOLUTION ET JUSQU'EN 1810, LES REGISTRES D'ÉTAT CIVIL CONTINUENT D'ÊTRE RÉDIGÉS EN ALLEMAND. PAR LA SUITE ILS SONT PRÉ-IMPRIMÉS EN FRANÇAIS, MAIS LES PRÉNOMS ET LES SIGNATURES RESTENT ALLEMANDS. LES TEXTES OFFICIELS SONT RÉDIGÉS EN FRANÇAIS. LES JOURNAUX SONT BILINGUES, VOIRE MÊME EXCLUSIVEMENT EN ALLEMAND, À LA MESSE LE CURÉ FAIT DEUX SERMONS, L'UN EN ALLEMAND, L'AUTRE EN FRANÇAIS.

Après 1918 et le retour au sein de la République française, le français redevient la langue officielle. Son usage, son parler s'imposent maintenant. Qui va le « pratiquer » ? Qui va l'enseigner ? A Ostwald, le curé donne des cours aux adolescents et aux adultes. Mais, au bout de quelques mois il arrête à cause de l'absentéisme et du manque d'intérêt. Une institutrice d'Illkirch s'adresse aux femmes qui se montrent plus assidues et régulières. À l'école ? Tous les instituteurs ne maîtrisent pas le français et ils doivent être formés pour pouvoir l'enseigner.

« Puni quand on est surpris à s'exprimer en dialecte ! »

En 1940, lorsque l'Alsace est occupée, les nazis s'attachent à *défranciser* (entwelschen) la province. Les instituteurs doivent se former au pays de Bade (Umschuhlung) et ne plus s'exprimer en français ! Tous ces changements ont donc fait de l'Alsacien un individu bizarre. Certains ont appris le français mais doivent s'exprimer en allemand ; d'autres apprendront l'allemand mais devront s'exprimer en français ; d'autres encore ont eu un peu plus de chance. Ils n'ont pas encore été à l'école et s'expriment en dialecte alsacien. Admis à l'école, ils vont y apprendre le français... Il y a quand même un « hic ». Il faut du temps pour apprendre une langue et la France veut s'imposer rapidement. À l'école, dans tous les lieux publics des affiches rappellent : « C'est chic de parler français »

À l'école, on peut même être puni quand on est surpris à s'exprimer en dialecte !



Octobre 1945

Quels enseignants à la rentrée ?

L'Instruction Publique dispose des enseignants en place à la rentrée 1939. Ils ont été formés dans les Écoles Normales françaises et peuvent reprendre leur enseignement comme ils l'ont appris. Les enseignants allemands sont partis pour la plupart.

Pendant la guerre, « à l'intérieur » les Écoles Normales ont fonctionné et formé de jeunes instituteurs. Certains d'entre eux sont affectés en Alsace où de nombreux postes sont vacants. Ces nouveaux instituteurs ont été sensibilisés (entre autres) à la pédagogie Freinet, du nom de son créateur.

À Ostwald, deux jeunes instituteurs Robert Rauch et A. Andress ont lancé, à la rentrée 1947, avec les élèves des cours élémentaire et moyen, un **journal scolaire mensuel**.

Textes et illustrations par les élèves

Les élèves rédigeaient un texte, Chaque récit était lu en classe. Un vote permettait d'en retenir un que son ou ses auteurs « composaient » pour l'imprimerie. Les autres élèves proposaient une illustration. Comme le texte, celle-ci était choisie par une majorité, reproduite sur une plaque de lino et gravée avec des ciseaux à graver.

Une fois par mois on imprimait : placer les textes et leur illustration sur l'imprimerie, passer le rouleau à encrer pas trop chargé à cause des taches et bavures, poser une feuille, presser, retirer la feuille pour la faire sécher.

Les us et coutumes du village

Quand toutes les pages étaient imprimées, le journal était assemblé et ses pages agrafées. Les sujets étaient variés, en rapport avec la vie quotidienne, jeux, sorties, relations avec la famille (grands parents), occupation lors du temps libre, les animaux domestiques, les rêves de beaux souvenirs d'une vie paisible à la campagne, les us et coutumes d'une communauté villageoise. Il arrivait aussi que toute la classe rédige et illustre une histoire, un conte comme, *Le méchant chasseur*.

La pédagogie Freinet

« CETTE DÉMARCHE PÉDAGOGIQUE PRÉCONISE LE BONHEUR À L'ÉCOLE. L'ÉCOLE DOIT AIDER L'ENFANT À RÉVÉLER LE MEILLEUR DE LUI-MÊME, RELIER LES APPRENTISSAGES À SES BESOINS RÉELS. LE TÂTONNEMENT EXPÉRIMENTAL EST À LA BASE DES APPRENTISSAGES. EN OBSERVANT, ESSAYANT, COMPARANT, LES ENFANTS DÉCOUVERTENT LES LOIS DU LANGAGE, DE LA GRAMMAIRE, DES MATHS, DES SCIENCES. LE MAITRE NE DOIT PLUS IMPOSER DE SUJET MAIS PROPOSER DES *TEXTES LIBRES*. IL INTRODUIT DE NOUVELLES TECHNIQUES DE TRAVAIL. IL AFFICHE LES CRÉATIONS DES ÉLÈVES, EN DISCUTE, ORGANISE DES ÉCHANGES AVEC D'AUTRES CLASSES, D'AUTRES VILLES... »

TÉMOIGNAGE



Les élèves lors de l'année scolaire 46/47 (Doc. Roger Fischer)

« Ma rentrée à l'automne 1942 »

Roger Fischer est né à Ostwald en 1936. Il se souvient :
« À cette époque, il n'y avait pas d'école maternelle. J'ai donc fait ma première rentrée scolaire à l'automne 1942. Notre première institutrice était Mme Stickelreisser. Comme je ne parlais que le dialecte je n'avais pas de difficulté à apprendre l'allemand.

La deuxième rentrée, 1943/44, mon institutrice s'appelait Mme Vetter. J'ai gardé un bon souvenir de son fils qui avait dessiné au tableau noir une mare ou nageaient une canne et ses petits que nous devions reproduire.

Roger Fischer

« Trois mois dans le Jura »

L'année suivante, ma troisième année 1944/45, il n'y avait plus classe après le bombardement d'Ostwald le 24 septembre 1944. Une partie de l'école des garçons était détruite puis a suivi la débâcle des troupes allemandes. Quant à ma quatrième année, 1945/46, je n'ai plus de souvenir, précisément de septembre 1945 à mars 1946, mais je continue les recherches.

Mon meilleur souvenir reste mon séjour de plus de trois mois dans le Jura à Pryai, petit village du département de l'Ain. De mars à fin juin 1946, j'avais bénéficié d'un séjour organisé par la Croix Rouge Française pour les enfants des déportés et sinistrés de guerre pour leur permettre de se refaire une santé.

Le bombardement

LE CURÉ KUVEN, DANS LA CHRONIQUE DE LA PAROISSE DRESSE UN BILAN DE CE BOMBARDEMENT : « EN CINQ MINUTES, 148 BOMBES LOURDES DONT DES BOMBES DE 10 QUINTAUX (500KG) TOMBÈRENT SUR LA PARTIE HABITÉE DE LA COMMUNE. 5 TOMBÈRENT À PROXIMITÉ DE L'ÉGLISE, 13 PERSONNES SONT DÉCÉDÉES. 28 MAISONS ONT ÉTÉ ENTIÈREMENT DÉTRUITES, 35 ONT ÉTÉ TRÈS ENDOMMAGÉES, 49 DONT L'ÉGLISE L'ONT ÉTÉ MOYENNEMENT, 282 N'ONT PAS ÉTÉ ENDOMMAGÉES ».

À cette époque je ne maitrisais pas la langue française. J'ai donc fréquenté l'école du petit village à classe unique, une pour les garçons et une pour les filles où j'ai fait de bons et rapides progrès. Une anecdote. Un jeudi, un avion militaire a fait un atterrissage forcé dans les champs. Le lendemain, l'instituteur a demandé de faire une rédaction à ce sujet. Nous avions encore des ardoises pour écrire les devoirs. Ne sachant pas quoi écrire et pour avoir quelque chose sur mon ardoise, j'ai copié des mots ou demi-phrases sur mes voisins.

« J'ai bien rempli mon ardoise »

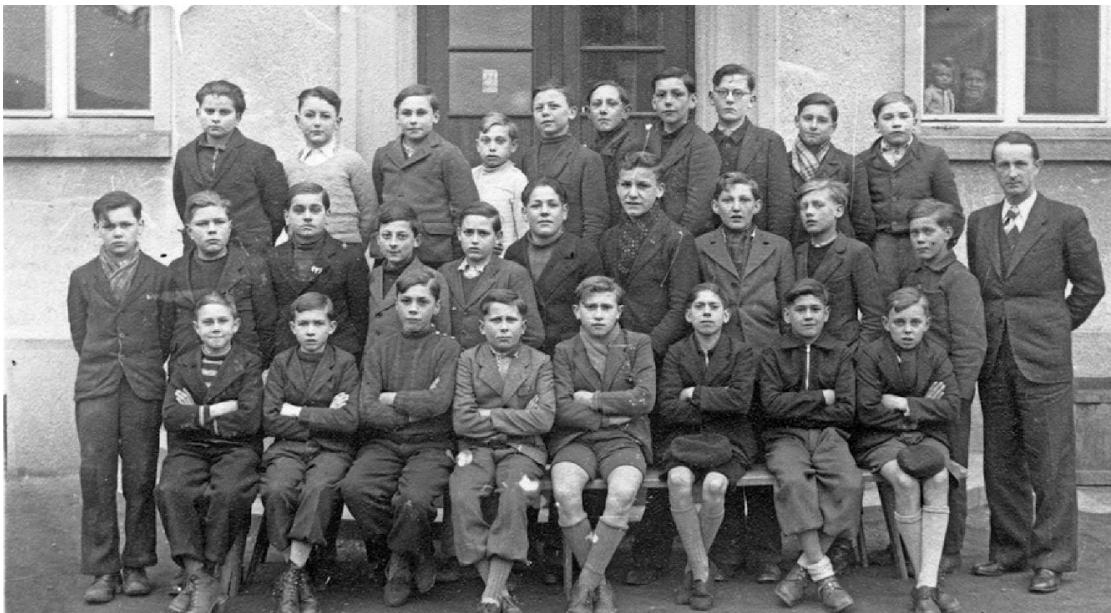
A la récréation, après la remise des ardoises M. Esteve, l'instituteur, me demanda si je savais ce que c'était une rédaction. Un peu honteux, je lui ai répondu que non. Il m'a alors demandé si j'avais entendu parler de cet événement. Je lui ai répondu que oui et que j'ai vu l'avion en feu atterrir dans le champ à côté de celui de Monsieur Lacroix que j'accompagnais ce jour-là. Sachant alors ce qu'est une rédaction, j'ai bien rempli mon ardoise et obtenu une bonne note.

L'année suivante, ma cinquième, de 1946/47, c'était la rentrée chez Monsieur Andres. Il y avait beaucoup d'élèves qui étaient de 1 à 3 ans plus âgés que moi. Certains avaient des difficultés pour le français. Notre instituteur m'avait demandé si je voulais aider mes camarades à lire et écrire le français pendant la récréation. J'ai accepté avec plaisir.

« Un instituteur sévère mais très compétent »

Pour ma dernière année à l'école primaire, 1947/48, nous avions un instituteur sévère mais très compétent et respecté, M. Casimir Lochert. J'ai continué à aider quelques camarades qui avaient encore des difficultés. En fin d'année scolaire, notre instituteur a enseigné les programmes d'examen d'entrée en sixième datant d'avant-guerre pour les 6 à 8 premiers de la classe. Je n'étais jamais le premier de la classe, je me situais entre la 3e et la 4e place. Grâce à lui, j'ai bien réussi mon examen d'entrée en sixième et fréquenté, pour la rentrée 1948/49, le « Cours complémentaire » d'Illkirch-Graffenstaden où j'ai continué mes études. Cette école avait à mes yeux une particularité, elle était mixte dès la sixième, ce qui était un événement pour moi.

TÉMOIGNAGE



Les élèves avec leur instituteur, Georges Jenck, en 1946.

1938 à 1945 : « Nous passons beaucoup de temps dans la cave de l'école »

Rémy Schwartz né à Ostwald en 1931, est l'ainé des deux fils de Jacques Schwartz et de Marie Bachmann dont la famille réside depuis le début du XVIII^e siècle à Ostwald, au 25 quai Heydt. C'est là que Rémy a vécu et grandi ».

À l'automne 1939, Rémy a 8 ans lorsque des masques à gaz sont distribués aux enfants et aux adultes. Il se souvient : « Maintenant pour aller à l'école, nous portons, sur le dos, le sac avec ce qu'il faut pour lire et écrire et, en prime, un masque à gaz en bandoulière. Au printemps 1940, les alertes sont plus fréquentes et à l'école nous passons beaucoup de temps dans les caves. Un après-midi, un obus de DCA est tombé sur l'escalier du bâtiment, côté jardin du presbytère, sans éclater. L'accès à la cour nous fut interdit et nous sommes rentrés à la maison. De plus en plus souvent, en raison de l'insécurité croissante, le maître ne peut plus assurer son enseignement.

Des devoirs à la maison

De ce fait un nouveau système nous est imposé. Une fois par semaine nous allons à l'école pour rencontrer le

Rémy Schwartz

Le ciel aux Allemands

AU PRINTEMPS 1940, LA SITUATION SE DÉGRADE. LES AVIONS ALLEMANDS ONT LA MAÎTRISE DU CIEL ET SONT DE PLUS EN PLUS PRÉSENTS EN 1940, À OSTWALD, RÉMY VOIT LES PREMIERS SOLDATS ALLEMANDS VENIR DE LINGOLSHEIM.

maître. Il nous donne des devoirs à faire à la maison et nous rend nos travaux qu'il a corrigés. La semaine suivante nous lui rapportons les exercices que nous avons faits à la maison, il nous donne de nouveaux devoirs et nous rend ceux qu'il a corrigés. Et le cycle recommence...

Les Pimpfe

EN ALLEMAGNE DE 1926 À 1945, LES JEUNESSES HITLÉRIENNES SONT L'ORGANISATION QUI ENCADRE LES JEUNES NAZIS PUIS, À PARTIR DE 1936, TOUS LES JEUNES.
LES GARÇONS DE MOINS DE 14 ANS SONT REGROUPÉS DANS LA JUNGVOLK APPELÉS AUSSI *PIMPFE* (NOM FAMILIER), OU DJ (JEUNES ALLEMANDS), REGROUPAIT LES GARÇONS DE DIX À QUATORZE ANS.
LES FILLES DE MOINS DE 14 ANS SONT REGROUPÉES DANS LES *JUNGMÄDELBUND*,

Au début nos maîtres étaient des Alsaciens et ils nous ont appris l'allemand.

Le mien s'appelait Rühle. Il n'était pas vraiment nazi car, parfois, il faisait l'éloge des fromages, des vins et surtout du pain blanc français. Le salut hitlérien est devenu obligatoire, tous les matins.

Mon père a refusé de signer

Une autre nouveauté fut notre incorporation dans la Hitlerjugend (jeunesse hitlérienne). À 9 ans, nous devenions « Pimpfe ». Le maître nous a distribué des imprimés à faire remplir et signer par nos parents. C'était mal connaître mon père qui a refusé de signer ces papiers. En fin de compte, nous étions deux à ne pas rendre les imprimés signés. Le maître nous a demandé de venir le voir, un soir, accompagnés de nos pères. Il était courtois et gentil. Il leur a dit : « C'est un bout de papier. Vous le signez mais ensuite vous pouvez faire ce que vous voulez ».

Un nouveau changement nous attend en 1941. Ma classe est maintenant mixte. Melle Witz, directrice de l'école des filles nous prend en charge. À ce moment, des élèves pistonnés ont pu rejoindre le collège devenu aujourd'hui le lycée Pasteur à Strasbourg.

« Apporter des plantes médicinales »

Plus tard, M. Vetter, directeur de l'école des garçons, l'a remplacée. C'était un homme sévère mais juste et bon pédagogue. Il nous a demandé d'apporter, toutes les semaines, des plantes médicinales (Heilkräuter), notamment des fleurs d'orties blanches (labiéées), des feuilles de muguet, etc. Au début, nous les apportions comme nous les avions cueillies. Par la suite, il nous a demandé de les sécher nous-mêmes car livrées à l'état brut, elles occasionnaient trop de déchets. Dans le même temps nous devons aussi ramasser et rapporter de la ferraille, du papier voire des doryphores.

Nouvelles quotidiennes du front

À partir de juin 1941, l'entrée des troupes allemandes en Russie, modifie encore notre quotidien scolaire. Le matin, nous devons lire les nouvelles du front (Wehrmachtsbericht) avec les commentaires officiels. Un copain et moi, nous étions chargés de marquer sur une carte murale, l'avancée des troupes en y piquant des aiguilles et en les reliant d'un fil rouge. Au début, lorsque l'armée allemande a progressé, l'information soulevait une véritable euphorie et tout allait bien. Mais les premiers échecs ont bien refroidi cet enthousiasme. Les alertes aériennes sont rares et se limitent à la nuit.

La collecte de vêtements

En octobre 1942, à la rentrée, je suis toujours chez M. Vetter. Le système reste le même. Charge supplémentaire : on nous incite à collecter des vêtements chauds destinés aux soldats sur le front russe. Les filles doivent tricoter des gants, des chaussettes, des chapeaux, etc. On fait aussi main basse sur les skis.

Cours d'assistance aux blessés

Après les premières défaites de l'armée allemande à l'école, l'instituteur ne fait plus allusion aux combats mais chez moi et chez mes copains, l'espérance bourgeonne. À la rentrée 1943, je découvre un nouvel instituteur, M. Kiény.

Les alertes aériennes deviennent de plus en plus fréquentes et notre instituteur désigne une équipe responsable du bâtiment de l'école. J'en fais partie avec quatre copains. Une infirmière de la protection civile nous donne des cours de premiers soins et d'assistance aux blessés. Un spécialiste nous montre comment éteindre une bombe incendiaire.

Dans le bâtiment de l'école, y compris dans le grenier, sont installés un bac à sable, des sacs remplis de sable, un fût de 100 litres d'eau et une petite pompe à main. L'eau du fût doit être changée de temps en temps car elle pourrit.

Le jardin de l'école

Dans la cave, une armoire renferme une pharmacie qui nous permet de prodiguer les premiers soins et de soigner les petits bobos. Des pelles et des pics sont aussi

Un secret espoir

LA GUERRE FIN 1942 ET DÉBUT 1943,
L'ESPOIR RENAIT CHEZ TOUS CEUX QUI SOUHAITENT LA FIN DU CONFLIT ET LA DÉFAITE DES NAZIS.
EN OCTOBRE 1942 L'ARMÉE ALLEMANDE CONNAÎT UNE PREMIÈRE DÉFAITE.
DÉBUT 1943, LES RUSSES SONT VICTORIEUX À STALINGRAD ET LA 6E ARMÉE ALLEMANDE EST ANÉANTIE.
LES COMMENTAIRES MILITAIRES « WEHRMACHTSBERICHT », SOUIGNENT LES DURS COMBATS ET L'HÉROÏSME DES SOLDATS ALLEMANDS FACE À UNE DÉFERLANTE ARMÉE RUSSE.

Rattachées à l'Allemagne

« DE 1918 À 1940
L'ALSACE ÉTAIT À
NOUVEAU FRANÇAISE.
EN 1940, À LA
SIGNATURE DE
L'ARMISTICE DU 22
JUIN, LE RÉGIME NAZI
S'EMPAIRE DE
L'ALSACE ET DE LA
MOSELLE, ET CE
MALGRÉ
L'INTANGIBILITÉ DES
FRONTIÈRES DE LA
FRANCE SPÉCIFIÉE
DANS LES CONDITIONS
DE L'ARMISTICE.
L'ALSACE ET LA
MOSELLE ÉTAIENT À
NOUVEAU RATTACHÉES
À L'ALLEMAGNE
JUSQU'À LA FIN DE LA
GUERRE.
L'ENSEIGNEMENT SE
FAISAIT EN ALLEMAND.
LES CHANGEMENTS DE
NATIONALITÉ ONT
PERTURBÉ LES ÉTUDES
DES ENFANTS EN ÂGE
SCOLAIRE.

Le père du chirurgien

M. KIENY,
L'INSTITUTEUR, EST LE
PÈRE DE L'ÉMINENT
CHIRURGIEN ET
PROFESSEUR DE
MÉDECINE QUI A
RÉALISÉ LES
PREMIÈRES GREFFES
DU REIN, DU FOIE, DU
PANCRÉAS ET DU CŒUR
À L'HÔPITAL CIVIL DE
STRASBOURG.
IL HABITAIT RUE
STAEGEL À OSTWALD.

à notre disposition pour nous permettre de nous dégager, en cas d'ensevelissement.

Un jour M. Kieny nous a demandé de venir avec des bêches pour retourner le « Schulgarten », un espace où se trouve actuellement la ferme « Wickenau ». Tous ces exercices et autres entraînements remplaçaient bien l'éducation physique.

1944 - Une année terrible

Les alertes aériennes prennent maintenant une telle ampleur que nous passons beaucoup de temps dans la cave de l'école. La vie quotidienne devient de plus en plus dure. Pour avoir de la nourriture nous travaillons toujours dans les champs.

Dans ces conditions, il est impossible à notre instituteur d'assurer son enseignement. Alors, la méthode pratiquée en 1940 est à nouveau appliquée. Un jour de la semaine, nous cherchons les devoirs à faire et le maître nous rend les corrigés de la semaine précédente. Mais il y a un petit supplément : nous devons aussi apporter des plantes médicinales séchées.

25 septembre 1944 : le bombardement

À la suite du bombardement du 25 septembre 1944, à la rentrée, en octobre 1944, les salles de classes n'ayant plus de portes et de fenêtres, la toiture n'étant plus étanche, les cours sont suspendus !

Un groupe de servants de la batterie allemande – ils étaient âgés de 16 et 17 ans – qui avait erré dans la forêt avaient gagné un abri dans les caves de l'école d'Ostwald. C'est là que les a découvert et fait prisonniers la section locale des FFI conduite par le sous-lieutenant Adolf Heitz, le père d'une de nos camarades de classe.

Le 23 novembre 1944, Ostwald est libérée.

À la fin du mois de mai, à la demande de M. Jenck, le nouveau directeur de l'école, la commune a aménagé une salle de classe.

Toutes les semaines, une matinée nous y était réservée.

« Une scolarité bien perturbée »

de notre scolarité obligatoire, une scolarité bien

perturbée au cours de laquelle nous n'avons étudié qu'une partie des programmes. Elle n'a pas été sanctionnée par un examen ou un diplôme mais les conditions dans lesquelles elle s'est déroulée nous ont permis d'être bien préparés à la vie.

Nous avons maintenant 14 ans et nous devons, pour la plupart, entreprendre un apprentissage, pour d'autres, comme moi, poursuivre une formation professionnelle dans un établissement scolaire. Là se présente un nouveau handicap : je ne maîtrise pas la langue française.

Cette tâche me préoccupe dans l'immédiat et je veux avoir une chance d'être admis à l'examen d'entrée. Avec l'aide de quelques bonnes volontés et notamment de la Sœur garde malades, Sœur St Morand, j'y parviens. À la rentrée je peux intégrer le collège d'enseignement technique commercial à Strasbourg ».

(Ce récit a été rédigé et dactylographié en 2013 dans le cadre des travaux de l'atelier municipal « Ostwald d'antan »)

Ostwald fête l'Armistice

« LE 8 MAI 1945
L'ALLEMAGNE
CAPITULE ET SIGNE
L'ARMISTICE. LA PAIX
EST ENFIN REVENUE.
À OSTWALD, NOUS
FÊTONS CET
ÉVÉNEMENT PAR DES
RETRAITES AUX
FLAMBEAUX.
POUR L'OCCASION
NOUS AVONS REVÊTU
UN COSTUME
ALSACIEN. DES
FLEURETTES QUI ONT
ÉTÉ ÉPINGLÉES AU
COL DU VESTON ONT
ÉTÉ VENDUES À CETTE
OCCASION. »

TÉMOIGNAGE



Les classes en 1947-49. Archives Jean-Claude Hueber

Souvenirs d'enfance Les années 1940-1950

En classe maternelle

Jean-Marie Gillig
(Extraits de son
ouvrage, *En Alsace
dans les années
1940 et 1950,
Souvenirs d'enfance*
Éditions Le
Bélvédère, 2015)

Ma langue maternelle étant l'alsacien, je ne comprenais pas un mot de français à cinq ans en entrant à la *Bubbeleschuel*. Celle-ci se trouvait dans le quartier du Feil dans un baraquement provisoire.

De nos jours, les enfants fréquentant une classe maternelle sont assis sur des chaises par petits groupes autour de tables à leur hauteur permettant toutes sortes d'activités en commun. En 1947, nous étions sur des bancs scolaires en rangées comme dans une classe de l'école élémentaire. C'est à peu près le seul souvenir qui me reste, en plus de ma méconnaissance totale, au moment de la rentrée, de la langue française. Il me fallut donc un temps considérable pour que je comprenne les consignes données par la maîtresse. Je

ne me rappelle pas qu'elle ait interdit l'usage de l'alsacien en classe, le connaissant elle-même.

Au cours préparatoire

Je me rendais à l'école du centre, accompagné par ma cousine Monique, et parfois nous nous arrêtons chez le boulanger pour acheter un petit pain, un *Süwecke* qui coûtait 5 francs.

Pour le même prix, on pouvait acheter un *Mahlschnützer* (moustache enfarinée), un petit pain de forme oblongue recouvert de farine. À quelques pas de la boulangerie se trouvait près de l'église un petit débit de tabac et de journaux où nous dépensions le reste de nos économies en achetant des planches de chromos représentant des animaux ou des scènes de l'histoire de France. Ces vignettes connaissaient un grand succès auprès des élèves, servaient aux échanges des doubles, et complétaient nos collections d'images que l'on trouvait dans l'emballage des tablettes de chocolat.

Je n'étais pas très avancé dans l'usage de la langue française en entrant à six ans au CP. Le second jour de la rentrée, je restais à la maison parce qu'un voisin de pupitre, à qui j'avais demandé de me traduire un message de la maîtresse que je ne comprenais pas, trouvant l'occasion de me faire une bonne blague, m'avait dit que nous avions congé pour acheter nos fournitures scolaires ! Je fus la risée de l'employée du magasin Coop et des clients présents ce jour-là, lorsqu'on m'interrogea sur les raisons de mon absence de l'école !

« Je l'aimais vraiment ce manuel qui se nommait *Le livre que j'aime* »

Mais, rapidement je pris goût aux activités scolaires et me révélai bon élève, surtout dans l'apprentissage de la lecture pour lequel nous avions dû acheter un manuel, sous forme de deux livrets, qui étaient très répandus en collaboration d'une institutrice Mme I. Isnard. Je l'aimais vraiment ce manuel qui se nommait *Le livre que j'aime*, au point que j'ai demandé à Maman de donner au chiot qui venait de nous être donné le nom de Miro,

La Bubbeleschuel du Feil

UNE ENTREPRISE DE TRANSPORTS S'INSTALLERA PAR LA SUITE DANS LE BARAQUEMENT PROVISOIRE OÙ S'ÉTAIT INSTALLÉE LA BUBBELESCHUEL DANS LE QUARTIER DU FEIL

Un Süwecke

IL S'AGIT D'UN PETIT PAIN QUI EST ENCORE DISPONIBLE AUJOURD'HUI DANS CERTAINES BOULANGERIES SOUS LE NOM DE *SÜBROT*. C'EST TOUJOURS UN PETIT PAIN CROUSTILLANT FAÇONNÉ EN QUATRE PORTIONS RESSEMBLANT À DE GROSSES QUENELLES, MAIS POUR 5 FRANCS ON N'EN AVAIT QUE LA MOITIÉ. SON APPELLATION ÉTAIT ANCIENNE, LE PRÉFIXE *SÜ* ÉVOQUANT LE PRIX D'UN SOU VALANT AUTREFOIS 5 CENTIMES PENDANT L'ENTRE-DEUX-GUERRES.

C'était la méthode mise au point par un inspecteur local de l'enseignement primaire, M. Morgenthaler, avec la le toutou de compagnie de Jacqueline et de René, les héros de ces deux livrets d'apprentissage.

La méthode *Pas à pas, de 1 à 100*

Au CP, la méthode s'intitulait *Pas à pas, de 1 à 100*. Je m'en suis encore servi, en 1962 sur les conseils de mon directeur d'école, comme du manuel *Le livre que j'aime*, quand je débutais comme instituteur dans une classe de perfectionnement.

Ces deux livrets ont tellement marqué ma première année de scolarité et par la suite mes débuts dans ma carrière d'enseignant que je les ai conservés en souvenir. Ils étaient d'ailleurs recommandés par les inspecteurs d'académie dans le bulletin départemental de l'enseignement et lors des conférences pédagogiques auxquelles devaient participer les instituteurs remplaçants.

J'ai aussi en mémoire le portrait de mon institutrice du CP, Mlle Meyer dont j'ai retrouvé le nom dans mon bulletin scolaire, une demoiselle très gentille qui venait à l'école chaque matin à bicyclette du village de Holtzheim où elle résidait.

Au cours moyen

Des deux cours élémentaires, j'ai peu de souvenirs sauf que la classe n'était plus mixte comme au CP.

Je revois aussi le visage d'une institutrice, et de quelques camarades dont celui, toujours félicité par la maîtresse pour ses résultats scolaires, qui était originaire d'une famille purement francophone.

Le maître qui m'a laissé le meilleur souvenir d'école, c'était M. Rauch. Il avait fort à faire avec quelques énergumènes qui perturbaient la classe par leur indiscipline. Il n'hésitait pas à les sanctionner en leur donnant d'interminables pensums à écrire, voire en les menaçant exceptionnellement du bâton qu'il répugnait cependant à appliquer sur leur postérieur. Il m'arrivait aussi de devoir écrire l'une ou l'autre fois vingt lignes de « je ne bavarde pas en classe » ou de « je dois lever mon doigt avant de parler en classe », ce dont rendait compte au bulletin trimestriel ma note de conduite oscillant entre 6,5 et 7 (sur 10), ce qui était loin de donner satisfaction à Maman.

Une méthode d'enseignement

C'était une méthode dite mixte, mise au point par M. Morgenthaler, avec la collaboration d'une institutrice Mme I. Isnard. Elle alliait dès les premières pages l'apprentissage de quelques mots dans leur globalité à celui des voyelles et des consonnes, différente des méthodes dites syllabiques où le b.a.ba consistait à assembler les consonnes aux voyelles pour former des syllabes d'abord, des mots ensuite. L'étude des voyelles et des consonnes ainsi que leur assemblage synthétique, ne commençaient qu'à la quatrième séance, lorsqu'avaient été mémorisés globalement les noms des personnages, illustration à l'appui. On découvrait alors le son et la lettre i, extraite des noms de Jacqueline et de Miro.



La lettre p était la plus simple à mémoriser. La maîtresse nous faisait faire une lecture d'image sur laquelle on voyait un papa fumer une pipe. Il s'ensuivait une phrase à apprendre oralement et à lire dans le livret : la petite pipe de papa. On procédait à la segmentation des mots, puis des syllabes et on isolait ainsi la lettre p. La lettre p était la plus simple à mémoriser. La maîtresse nous faisait faire une lecture d'image sur laquelle on voyait un

papa fumer une pipe. Il s'ensuivait une phrase à apprendre oralement et à lire dans le livret : la petite pipe de papa. On procédait à la segmentation des mots, puis des syllabes et on isolait ainsi la lettre p.

À la leçon suivante, on assemblait les lettres en syllabes pi, pa, po, pe, pu, etc. et les syllabes en mots. La lecture d'un petit texte permettait de découvrir des mots nouveaux comme patte, pot, pile, pie, tapis, etc.

Morgenthaler et Isnard étaient également auteurs d'une collection de livrets de calcul du CP au cours de fin d'études.

« Nous pratiquions la technique du texte libre »

C'est au contact de M. Rauch, que j'ai eu la meilleure éducation scolaire. Adepte des techniques Freinet, il avait introduit en classe une imprimerie qu'il avait achetée par correspondance à Nice, auprès de l'Institut coopératif de l'école moderne (ICEM).

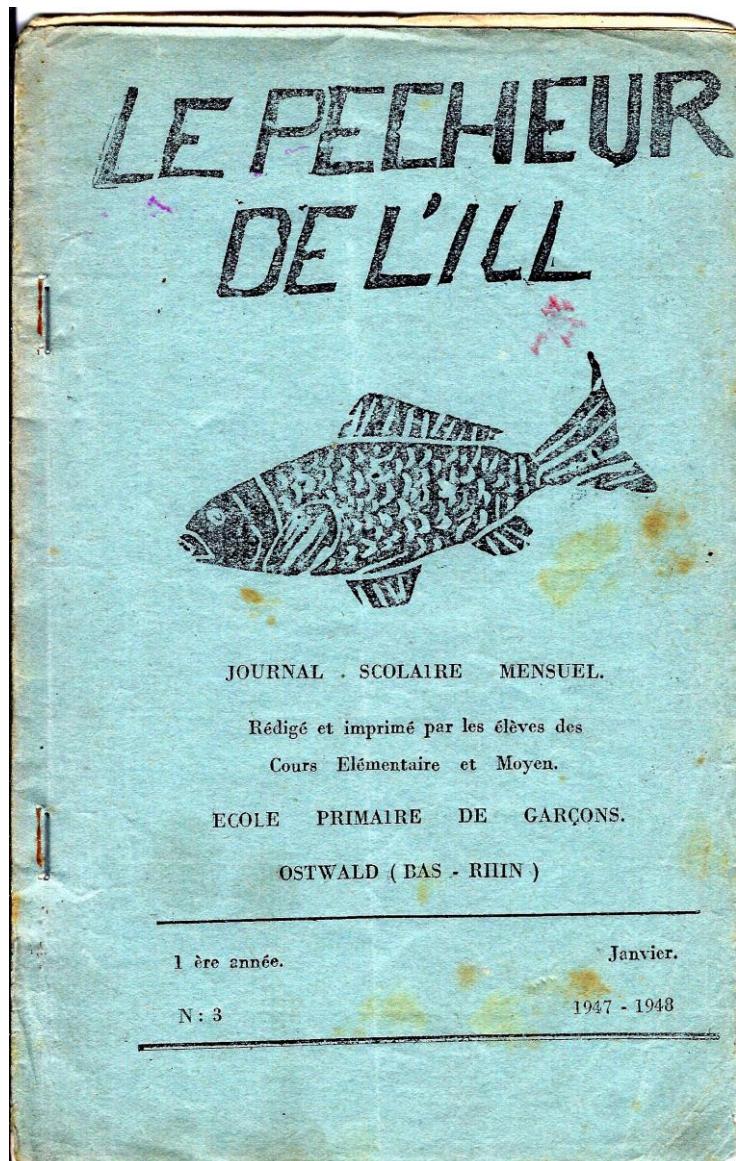
Plusieurs fois par mois, nous pratiquions la technique du texte libre, qui donnait ensuite lieu à une reproduction au limographe. La composition du texte par les élèves avec les caractères en plomb de l'imprimerie Freinet donnait cependant une meilleure qualité d'impression. Les textes imprimés avec soin et illustrés au limographe par des gravures sur linoléum faisaient la fierté de leurs auteurs.

Écrivains et imprimeurs

Plusieurs fois, je fus du nombre des élèves écrivains et imprimeurs, et étais très fier et heureux de pouvoir montrer à Maman et à Grand-mère le journal scolaire où M. Rauch n'omettait jamais d'adresser quelques numéros de cette publication intitulée *Le Pêcheur de l'Ill* à la bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg où ils figurent au catalogue et sont encore consultables.

Le limographe

IL S'AGIT D'UN PROCÉDÉ D'IMPRESSION À PARTIR D'UN STENCIL PERFORÉ QUI, FIXÉ SUR UNE PRESSE ET UNE PLAQUE ENCRÉE AU ROULEAU EN CAOUTCHOUC, PERMETTAIT LA DUPLICATION DU TEXTE.



Une page du Pêcheur de l'ILL de janvier 1948.

* * LE PÊCHEUR DE L'ILL * *

Le Chien et le Dindon.

Une après - midi , j'ai apporté le man-
ger au chien . Le dindon blanc s'est appro-
ché . Le chien l'a mordu dans la gorge . Je
l'ai vu , j'ai crié .

Maman est venue pour saigner le din-
don . J'ai battu le chien avec un bâton . Le
dimanche suivant , nous avons mangé le
bon dindon .

Kauffmann Christian 8 ans



Je voudrais ici évoquer les cours de religion auxquels j'assistais régulièrement. Ces cours étaient donnés par les maîtres, par M. le curé, et par un pasteur venu d'une autre localité, Ostwald ne disposant pas encore d'une paroisse protestante.

Comme notre école était interconfessionnelle, accueillant tant catholiques que protestants, nous nous séparions au moment des heures de religion en deux groupes et recevions séparément l'instruction religieuse selon notre confession.

Dans les années de l'après-guerre, ces heures avaient lieu trois fois par semaine et étaient obligatoires pour tous les élèves, à l'exception de ceux, rarissimes, dont les parents avaient sollicité une dispense.

Les cours de religion

Bien entendu, je faisais partie de l'immense majorité qui assistait à ces cours de religion catholique au sujet desquels il ne venait à l'esprit de personne de vouloir savoir pourquoi ils existaient. C'était la tradition et il aurait fallu venir d'un département de « la France de l'intérieur », comme on disait, pour s'en offusquer.

Bien plus tard, devenu instituteur, je compris ce qu'étaient les dispositions du statut scolaire local, dont les heures de religion, les sœurs enseignantes de Ribeaupillé, le crucifix au mur de la classe, ne constituaient qu'un aspect.

« Un modèle de maître »

Ce n'est pas le lieu d'en parler ici, mais on retiendra que M. Rauch, secrétaire général de la Fédération des œuvres laïques appartenant à la Ligue d'enseignement, et membre du Syndicat national des instituteurs, avait été dispensé sur sa demande par l'inspecteur d'académie d'enseigner la religion et se faisait remplacer par un collègue.

Pour moi, ce fut un modèle de maître, donnant pour moi, ce fut un modèle de maître, donnant le meilleur de lui-même à son métier, dont je me suis inspiré plus tard au temps où, commençant ma carrière d'instituteur, j'étais retourné auprès de lui pour avoir quelques conseils. Je conserverai en mémoire de lui l'image d'un homme intègre et profondément laïque, attaché à la liberté de conscience.

À l'école du Centre de 1945 à 1975

ROBERT RAUCH A EXERCÉ À L'ÉCOLE DU CENTRE D'OSTWALD DE 1945 À 1975. IL VENAIT CHAQUE MATIN DE STRASBOURG PAR LE TRAM ET LE TROLLEYBUS ET DÉJEUNAIT À MIDI AU RESTAURANT BELLEVUE. LORSQU'IL SUCCÉDA À GEORGES JENCK À LA DIRECTION DE L'ÉCOLE EN 1966, IL HABITA DANS LE LOGEMENT DE FONCTION AU-DESSUS DES SALLES DE CLASSE ET PRIT PARFOIS SES REPAS AU CENTRAL, PLACE VENOIS-MANGOLD. PARVENU À LA RETRAITE EN 1975, IL SE RETIRA AU BUGUE, EN DORDOGNE, OÙ IL AVAIT ÉTÉ REPLIÉ DE 1940 À 1945. »

TÉMOIGNAGE

Les punitions de la maîtresse



La classe de filles du CM1 avec son institutrice, Mme Marcel, en 1950. (archives Marthe Gaessler)

Il était fréquent que des élèves soient envoyés « au coin » pour indiscipline, pour un simple bavardage, un mauvais travail ou, plus exactement, de mauvais résultats pour donner suite à une période de maladie. M. K., cataloguée parmi les "cancres", se faisait régulièrement tirer les nattes par la maîtresse qui lui disait : « Je vais te secouer comme un prunier ». Elle joignait le geste à la parole. Une autre élève, prise de panique, vomissait chaque fois qu'elle était appelée au tableau et ce n'était certes pas la maîtresse qui réparait les dégâts !

Pour ma part, un fait personnel me revient à l'esprit. Des livres de bibliothèque étaient proposés aux élèves. Ils étaient rendus après lecture ou pas, ramassés dans chaque rangée, empilés sur chaque premier banc de l'allée centrale, puis étaient portés par les élèves proposés à cet "honneur" sur le pupitre de l'institutrice. Une semaine, après vérification des livres rendus, Mme M. constate qu'il manquait l'un des exemplaires d'un même ouvrage en circulation. Il fut admis que cela ne pouvait être que la petite Marthe, malgré ses protestations, qui n'avait pas rendu son livre

Avec une pancarte dans le dos

Il est vrai que j'avais expliqué que ma sœur pouvait certainement attester que la veille je l'avais fait attendre pour aller jouer sous le grand noyer de notre cour en luidisant qu'il me fallait d'abord préparer mon livre de bibliothèque. Ma sœur appelée dans ma classe n'a rien trouvé de mieux que, à mon grand désarroi, par oubli, bêtise ou jalouse, de nier les faits. Avec une pancarte dans le dos sur laquelle était écrit « Je suis une menteuse », j'ai été obligée de faire le tour de toutes les classes, y compris celles des garçons.

« L'injustice n'a jamais été réparée »

Avec un grand sentiment d'impuissance, d'injustice, de trahison, je suis rentrée à la maison raconter cette honteuse mésaventure à maman qui, heureusement, se souvenait qu'une page de journal protégeait le livre pour le transport. Elle se rappelait la date, le numéro de la page du journal et des éléments essentiels mentionnés. J'ai donc, à 14 heures, répété ces éléments à la maîtresse. La fameuse page du journal fut retrouvée dans la corbeille à papiers. Mon innocence était prouvée mais l'injustice n'a jamais été réparée. Je n'ai pas eu le droit de refaire le tour des classes pour réhabiliter mon honneur. Il n'y a pas eu d'affichage rectificatif et les vrais responsables n'ont pas été inquiétés.

Telle était aussi la pédagogie il y a 70 an

Des cours d'allemand

En 1955, lors de ma dernière année dans le primaire, les parents avaient été invités à répondre à un questionnaire. Voulaient-ils ou non faire bénéficier leurs enfants de cours d'allemand, malgré la forte réticence de la directrice ? La majorité avait approuvé cette initiative de l'administration. Un professeur du collège de Lingolsheim se déplaçait une fois par semaine pour inculquer les bases de l'allemand littéraire, bien différent du dialecte. Il utilisait la voie des chansons ». « De l'époque, je me souviens aussi d'une initiative bien accueillie qui faisait suite aux difficultés d'après-guerre. En 1946 – 47, à la récréation de 10 h, branle-bas dans les petites classes.

En rangs d'oignons nous allions chercher notre tasse de lait chaud distribuée par la femme du concierge, Mme Klein, assistée d'une personne adulte.

Cela se passait dans un local d'une petite construction provisoire devant le bâtiment principal de l'école des filles du Centre ».

Marthe Gaessler

L'enseignement ménager

En fin de cycle primaire, il fallait apprendre aux filles à devenir de bonnes ménagères.

Par groupe d'une quinzaine d'élèves, nous allions en bicyclette à Lingolsheim, terre encore inconnue pour beaucoup d'entre nous, pour des cours d'enseignement ménager : nettoyage des sols, entretien des meubles cirés, des vitres, des tapis, des objets en émail, en laiton ou en cuivre, avec des produits basiques de l'époque, c'est-à-dire alcool à brûler, blanc d'Espagne (une craie extrêmement fine), ammoniaque, Miror, paille de fer, encaustique à la cire d'abeille, térébenthine. Le savon de Marseille, la brosse à chiendent et beaucoup d'huile de coude permettaient l'entretien du linge. Autre apprentissage : le repassage.

Nous aimions toutes ces jeudis studieux.

De ces années ; j'ai gardé la recette du pain perdu.

Denrées : pain de mie rassis (300 g.), lait (1/2l.), œufs (2), sucre (150 g.), beurre (125g.), vanille en poudre ou cannelle.

Durée : préparation 10 min., cuisson : 15 min. Matériel : planche, terrine, poêle.

Couper le pain en tranches régulières, faire chauffer le lait, le mêler aux œufs bien battus en omelette, tremper les tranches de pain dans ce mélange et les faire dorer au fur et à mesure dans la poêle au beurre chaud, saupoudrer de sucre en poudre mêlé de vanille ou de cannelle.

La médecine scolaire



« Mon premier contact avec l'école : une piqûre. En effet, les enfants devaient obligatoirement être vaccinés contre la diphtérie, la poliomyélite et le tétanos avant leur admission à l'école. C'est en juillet-août 1947 que j'ai franchi pour la première fois les grilles de l'école du Centre. Sans accompagnement, maman n'ayant pas le temps », ma sœur aînée s'étant esquivée, j'ai vaillamment tendu mon bras. C'est le tas de sable de la cour prévu pour des travaux de reconstruction qui m'a accueillie avec douceur après le choc émotionnel. La deuxième injonction toujours administrée par Mademoiselle Schaeffer, médecin scolaire et unique médecin du village, n'a plus provoqué un tel effondrement.

Avec une infirmière scolaire

Par la suite, pour la 3^e injonction et le rappel 10 ans après, le docteur Schaeffer était aidée par une infirmière scolaire. Elles venaient chaque année à l'école pour un suivi régulier, du moins les premières années de scolarisation. C'était avant tout pour le dépistage des troubles de la vie et les déformations éventuelles de la colonne vertébrale.

En fin de la scolarisation obligatoire, son avis était requis pour l'orientation professionnelle en complément des tests passés à la Cité administrative.



*classe en 1948
(source M.
Gaessler)*

TÉMOIGNAGE

Enfant en 1939

« À l'école allemande j'ai été débaptisé et mon prénom est devenu Peter. Nous n'avions pas le droit de parler français là-bas, ou même de porter un béret, sous peine d'être convoqué.

Les enseignements s'y faisaient uniquement en allemand. Entre nous, nous parlions l'alsacien. Des fils de dirigeants étaient avec nous en classe. On leur tapait beaucoup dessus parce qu'eux étaient bien nourris, bien gros et pas nous.

Une épargne des jeunes

Nous n'avions pas assez d'argent pour acheter l'uniforme de la Hitlerjugend, aussi n'en faisions nous pas partie. Nous n'avions pas vraiment envie de le porter, mais nous envions le poignard qu'ils portaient. Quand il faisait beau, nous allions chercher les herbes médicinales les après-midis, des doryphores, des Johanniskraut, des Schafgarbenkraut, ou encore des Katzenwandle. Les herbes étaient ensuite mises à sécher à l'école. Puis ils en faisaient du thé ou elles étaient utilisées comme plantes médicinales.

Nous avions aussi une épargne des jeunes, à l'école allemande. Chacun avait un livret - imposé par les allemands -, et nos maîtres d'école en assuraient le suivi. Il fallait rapporter quelques pfennigs, qui étaient matérialisés sous forme de timbres dans ce livret. Les herbes que nous récoltions ou le ramassage des doryphores étaient rétribués et me permettait ainsi de donner l'argent pour ce compte épargne obligatoire.

Sous l'école, il y avait une cave où se trouvaient d'énormes rondins qui nous servait de refuge pendant la guerre. Tous les enfants, s'il y avait un problème, pouvaient s'y réfugier. Un jour, une bombe est tombée directement sur cette cave qui s'est alors entièrement effondrée. Heureusement il n'y avait pas classe ce jour-là».

Audrey Pauli
a signé le
témoignage
de Pierre Pauli
recueilli en
2012.

Une infirmerie militaire

EN 1939
L'INFIRMERIE
MILITAIRE ÉTAIT
SITUÉE À L'ÉCOLE DU
CENTRE D'OSTWALD.
JE ME SOUVIENS QUE
J'AVAIS EU UN PETIT
BOBO. JE SUIS
ALORS ALLÉ LÀ-BAS
POUR ME FAIRE
SOIGNER ET L'ODEUR
D'ÉTHER QUI Y
RÉGNAIT M'A FAIT
M'ÉVANOUIR.

TÉMOIGNAGE



Les élèves de M. Marcel Albrecht à l'école du Centre lors de l'année scolaire 1951 (collection M. Hueber).

Les années cinquante à l'école du Centre

Stephan Huck garde un bon souvenir de ces années scolaires à l'école du Centre.

« Les enseignants apportaient également une ouverture sur le monde. »

Stephan Huck

Le calendrier scolaire

L'ANNÉE SCOLAIRE DÉBUTAIT EN OCTOBRE ET SE TERMINAIT LE 13 JUILLET, VEILLE DE LA FÊTE NATIONALE. LES ENFANTS DEVAIENT ÊTRE DISPONIBLES POUR AIDER AUX TRAVAUX DE RÉCOLTE ET DE FENAISON. LE JOUR DE REPOS ÉTAIT LE JEUDI, ET AU DÉBUT, NOUS AVIONS COURS, LE SAMEDI JUSQU'À 16H00.

« Je me souviens de mon début de scolarité, en classe de Maternelle à Ostwald. C'était le 1^{er} octobre 1951, j'avais 5 ans. Ma mère m'a accompagné à l'école du Centre, à côté de l'église catholique. Il existait une autre école, dans le quartier du « Feil », uniquement pour les premières classes et pour les habitants du Nord de la commune.

Le trajet se faisait évidemment à pieds. Sur mon chemin, le long de la rue du Général Leclerc, étaient situées des maisons en ruines, déjà recouvertes de végétation. C'était les vestiges du terrible bombardement, du 25 septembre 1944, effectué par l'aviation de l'armée américaine. Dans la cour de l'école, côté rue du Maréchal Foch, subsistait également un énorme cratère, fermé par des barrières, qui nous rappelait la destruction d'un bâtiment scolaire. Il y avait 2 maisonnettes en.

préfabriqué, devant le bâtiment (côté cour) situé le long de la rue des Vosges. Elles servaient, l'une pour l'unique classe de maternelle et l'autre pour le cours préparatoire. À l'école, j'ai rencontré des garçons et des filles de mon âge que je n'avais, pour la plupart, jamais vus. Comme tous mes camarades, je ne connaissais pas un mot de français. L'alsacien était la seule langue utilisée dans les familles, le voisinage et chez les commerçants. L'institutrice de la maternelle était obligée de nous apprendre chaque mot en nous expliquant en alsacien.

Les classes étaient mixtes

Nous pouvions nous adonner à quelques jeux de plein-air. Les classes étaient mixtes, jusqu'au cours élémentaire. J'ai retrouvé les noms des différents instituteurs et institutrices, qu'on appelait aussi maîtresses et maîtres d'école. Il y avait Mme Heinrich pour la maternelle, Melle Waechter et Melle Meyer pour le CP, Mme Bellay pour le CE1. Chez Mme Jenck (CE2), nous faisions des travaux pratiques, moulages en plâtre, broderie tant les garçons que les filles. Elle se servait d'un guide-chant pour nous initier au chant. Nous étions de la musique, sur un antique « gramophone » à pavillon.

Initié au jardinage

Chez M. Rauch (CM1), nous avions droit à des auditions de disques 33 tours de musique classique, qu'il nous amenait de Strasbourg. Il nous a fait découvrir Tchaïkovski, le Boléro de Ravel, la Danse du Sabre, etc. Il nous enseignait le chant en s'accompagnant d'une flûte à bec. Il nous a initié au jardinage au potager qui avait remplacé le cratère de bombe. Il nous a appris les relevés météorologiques, avec thermomètre, hygromètre et également pluviomètre. Il était sévère, mais juste.

Des films avec un vrai projecteur

M. Jenck était le directeur de l'école, il s'occupait du CM2 sur 2 classes d'âge. Lui-même, nous accompagnait au violon pour les cours de chant. Nous avons pratiqué chez lui des travaux de découpe de bois et de la pyrogravure.

La joie de rencontrer un camarade de classe

« AUJOURD'HUI, (EN 2017) QUAND J'AI L'OCCASION DE RENCONTRER L'UN OU L'AUTRE CAMARADE DE CLASSE, C'EST POUR MOI UNE TRÈS GRANDE JOIE... »

Un « Bunker dans la forêt

DANS LA FORÊT DE LA NACHTWEIDT, À CÔTÉ D'UNE CLAIRIÈRE, IL Y AVAIT UN GRAND « BUNKER », VESTIGE DE L'ANNEXION ALLEMANDE. LA CLAIRIÈRE ET LE BUNKER ONT DISPARU LORS DE LA CONSTRUCTION DE L'AUTOROUTE.

Étant enfant de chœur, je devais parfois quitter le cours pour servir la messe lors des obsèques célébrées dans l'église toute proche.

M. Albrecht, s'occupait du cours de Fin d'études, avec également 2 classes d'âge. Il nous préparait au certificat d'études qui sanctionnait notre scolarité pour la plupart d'entre nous. À notre grande joie, il nous passait parfois des films avec un vrai projecteur de cinéma. C'étaient souvent, des films de Charlot ou Laurel et Hardy. Il nous a également initié au modélisme, en nous apprenant à fabriquer des avions avec du bois de balsa et du papier de soie.

Une coopérative scolaire

Parallèlement, existait une coopérative scolaire, pour laquelle nous faisions le ramassage du vieux papier pour le revendre, ainsi que la récolte de fleurs de lamier (ortie) et de prêle qui, après séchage, partaient à la Tisanerie du Château. Cet argent servait à financer, en partie, notre excursion annuelle que nous faisions dans les Vosges.

Les cours du soir

A 14 ans, comme pour beaucoup de mes camarades, c'était terminé. L'orientation postscolaire, n'existant pratiquement pas, c'était aux parents de trouver un débouché pour leurs enfants. Pour moi, c'était direction l'usine, avec l'apprentissage d'un métier manuel.

Il restait, toutefois des cours du soir (pendant 3ans), au sein de l'école municipale, destinés aux jeunes travailleurs ne bénéficiant plus d'aucune formation, mais ouverts à tous. Au bout de trois ans, un examen officiel, (Fin d'études postscolaires) permettait aux lauréats de participer à un voyage culturel à Paris, organisé par *L'Alliance Française*.

Ce fut pour moi, l'occasion de visiter la capitale, en terminant avec une réception à Versailles chez le préfet alsacien Paul Demange.

TÉMOIGNAGE

*Suzanne et
Marcel
Albrecht*



Carrières d'enseignants À Ostwald de 1948 à 1980

Suzanne et Marcel Albrecht, un couple d'instituteurs, enseignait à Ostwald dans une après-guerre où tout manquait et où il fallait faire preuve de débrouillardise en permanence, aussi bien sur le plan personnel que professionnel. « Mes 2 parents, précise Nicole Faller, leur fille, ont effectué toute leur carrière d'enseignants à Ostwald, de 1948 à 1980, date de leur départ en retraite ».

Après les pérégrinations de la guerre, en 1948 les deux jeunes instituteurs qui venaient de se marier, en recherche d'un poste double ont été affectés à Ostwald, en raison de la proximité avec la ville de Strasbourg où ils étaient provisoirement hébergés par les parents de Suzanne, rue Oberlin.

Leur premier contact avec la commune avait pourtant eu lieu l'année précédente, pendant l'été 1947, où ils étaient venus en tram un dimanche à Ostwald, dans l'intention de se baigner dans l'étang Gérig. Hélas, il y avait tant de monde qu'il était impossible de trouver un buisson non occupé pour enfiler leurs maillots de bain.

Déçus, ils ont pris le chemin du retour en jurant qu'ils ne retourneraient pas dans ce village, où ils allaient pourtant s'installer pour le reste de leur vie !

Nicole Faller a transmis photos et récit, tiré des souvenirs écrits par sa maman, **Suzanne Albrecht** enseignante à Ostwald, à l'intention de sa famille.

Affectés à la rentrée de 1948, ils ont été accueillis fort gentiment par le directeur de l'école de garçons, M. Jenck. Cependant ils n'ont pas pu occuper leur nouveau poste dès la rentrée.

En stage à Melun

En effet, l'administration française a envoyé tous les Alsaciens – Lorrains en stage dans une école normale de « l'intérieur » de la France.

Ce stage s'adressait à tous ceux qui n'avaient pas enseigné en France pendant la guerre. Suzanne avait enseigné en Forêt Noire et Marcel avait été incorporé de force dans l'armée allemande.

Pour faire ce stage, qui a duré d'octobre 1948 à Pâques 1949, Suzanne et Marcel ont été affectés dans les écoles Normales de filles et de garçons à Melun. Ils étaient furieux, du haut de leurs 25 et 26 ans d'être rescolarisés au milieu de jeunes de 18 ans...

Les débuts à Ostwald

En mars 1949 Suzanne a été affectée à une classe enfantine de 50 élèves, en attendant la création de la 2^{ème} classe de l'école du Feil, pour laquelle elle était nommée.

Faire travailler et jouer 50 petits lutins avec une caisse de cubes et pas grand-chose d'autre relevait de la sorcellerie ! Mais cela se passa très bien grâce à beaucoup d'imagination et aux talents de bricoleur de Marcel, qui avait fabriqué un castelet avec quelques lattes.

Le matériel pédagogique

Le soir, pour compléter le matériel pédagogique, Suzanne et Marcel s'asseyaient devant une bassine de papier journal, de la colle à papier peint et créaient de jolies marionnettes qui permettaient à la jeune institutrice de raconter des contes de fées à des enfants, pas encore blasés. Sagement assis, ils regardaient avec émerveillement ce qui était tout nouveau pour eux.

Un jour, une petite élève a demandé à son institutrice : « Madame, mais où vont les marionnettes après ? J'ai bien regardé la porte et je n'ai vu passer personne ».

À l'école du Feil, lorsqu'il faisait trop chaud, les deux institutrices, Mme Neufeld et Mme Albrecht, à la tête d'un effectif de 95 élèves, sortaient les chaises et les tables dans le pré et faisaient la classe sous les peupliers. Marcel a quant à lui intégré l'école de garçons (aujourd'hui l'école du Centre) pour enseigner au Cours Supérieur. Les classes étaient chargées (45 élèves).

Une réussite au certificat

M. Jenck s'occupait de la classe de fin d'études, son épouse du cours élémentaire, M. Rauch du cours moyen. Il y avait également une classe de CP.

Lorsque M. Jenck est tombé malade, un remplaçant fut nommé. Ce pauvre jeune homme ne sut pas se faire respecter par ces grands gaillards. Les autres instituteurs passaient leur temps à les faire taire pour pouvoir travailler.

M. Jenck demanda alors à Marcel de s'occuper de ses élèves qui devaient se présenter au certificat d'études dans 3 mois.

À partir de ce moment, les élèves comprirent qu'avec leur nouveau maître ce ne serait plus la foire des semaines précédentes. Ils le prirent d'ailleurs très bien et l'année scolaire se termina par une réussite de 90% des élèves au certificat.

En classe de fin d'études

Marcel a continué à enseigner en classe de fin d'études aussi longtemps qu'il resta dans cette école et a toujours été respecté par les parents et les enfants.

Les enfants de ces années d'après-guerre avaient débuté leur scolarité pendant la guerre sous le régime allemand. En 1945, ils ont dû tout réapprendre en français. La plupart parlaient le dialecte à la maison. Toutefois ils y mirent du leur et cela se passa très bien, sauf parfois en rédaction, où on trouvait des traductions cocasses, dont voici quelques exemples.

Les enfants devaient faire une rédaction racontant leur communion solennelle. Cela donna : « Nous avons mangé du lapin et du curé » ou « On avait d'abord de la soupe de viande avec des boules dedans ». À propos d'une sortie : « Nous sommes allés à Basel et on a vu des camels ».

Initiation au travail du bois

Marcel a su intéresser ses élèves, leur parler, les écouter. À côté des matières principales, il les a initiés au travail du bois, leur a fait découvrir des activités sportives, a organisé des sorties scolaires, il a enseigné la géographie sur le terrain. Il a su établir avec eux un contact chaleureux qui a duré toute la vie et nombreux sont ceux qui ont dit un jour ou l'autre : « M. Albrecht a été un deuxième père pour moi ».

Trajets quotidiens à vélo

Pourtant le début du séjour des deux jeunes instituteurs n'était pas des plus faciles. Ils n'avaient toujours pas de logement à Ostwald et continuaient à habiter chez les parents de Suzanne, rue Oberlin. Les moyens de transport n'étaient pas aussi développés que de nos jours, ils n'avaient pas de voiture et faisaient leurs trajets quotidiens à vélo en partant tous les matins à 7 heures. Pour éviter la ville (les pistes cyclables n'existaient pas), ils passaient par de petits chemins. Ils croisaient beaucoup d'Ostwaldois qui se rendaient à leur travail en ville par le même moyen de locomotion.



1957, avec M. Albrecht en balade dans les Vosges.

Le logement de service

Peu avant Noël 1949, Suzanne et Marcel Albrecht ont trouvé un logement et ont pu enfin s'installer confortablement, jusqu'en 1956 où ils ont pu occuper un logement de service à l'école du Centre.

Les années suivantes Suzanne a pris la direction de l'école du Feil, qui s'est agrandie au fil des années puis qui deviendra l'école Jean Racine. L'ancien bâtiment

qui abritait l'école du Feil est devenu le pôle Jeunesse.

Marcel a été nommé en 1962, directeur du « groupe d'observation » qui deviendra le collège d'enseignement général. Longtemps hébergé dans des locaux provisoires, puis à l'école du Schloessel, jusqu'à la construction du collège.

Suzanne et Marcel Albrecht ont

carrière à Ostwald, jusqu'en 1980, date de leur retraite.

Ils ont continué à y vivre jusqu'à leur décès, Marcel en 2002 et Suzanne en 2015.



Marcel Albrecht avec ses élèves en 1958.

Le témoignage de l'institutrice

« L'heure de la retraite a sonné en juillet 1980.

Il faut bien un jour se décider à quitter le tableau noir, la craie, les visages d'enfants pleins d'espoir qui pendant tant d'années ont attendu de leur maître ou maitresse le savoir, le bonheur de lire et de compter et qui souvent sont si émerveillés qu'on a honte d'être parfois nerveux, exaspérés par les chaussures qui frottent, les vêtements mal lavés, le claquement des plumiers, les raclements de chaises.

**Suzanne
Albrecht
2005**

« Il est malheureux... »

Un jour on découvre qu'il y en a un qui n'est pas bien. On ne sait pas pourquoi. Il ne dit jamais rien. Lorsqu'on lui pose une question, il évite de répondre. Et on finit par comprendre qu'il est malheureux, enfant battu, enfant délaissé, souffre-douleur, mal nourri, qui regarde à la récréation ses copains dévorer leur goûter, alors que lui n'a même pas eu de petit déjeuner. Sa mère ne s'est pas levée, son père est rentré saoul.

Ce n'était heureusement que de rares exceptions. Mais chaque cas fait mal. Alors qu'on a choisi cette profession pour épanouir les enfants, pour leur transmettre un peu de savoir, pour leur apprendre la beauté des choses, ces exceptions vous déchirent le cœur.

« On est fier d'avoir réussi »

Quand on prend sa retraite, c'est aussi à cela qu'on pense : on est fier d'avoir réussi à faire entrer au collège 99 ou 100% des élèves de CM2.

On est fier de compter parmi ses anciens élèves des médecins, des ingénieurs, des professeurs de maths, même si ces derniers vous exaspéraient en classe parce qu'ils avaient toujours la bonne réponse avant que leurs copains aient le temps de réfléchir.

Il n'y a pas que ceux-là, bien sûr, il y a des enfants moyens qui ont fait des métiers moins prestigieux, mais qui ont réussi leur vie.

Je n'ai eu qu'un seul élève qui a fini en prison, mais vu sa famille, cela n'a rien d'étonnant... Je sais bien qu'aujourd'hui on ne peut plus comparer cette lointaine époque à celle que nous vivons actuellement.

« Le métier d'enseignant est dur »

Alors quand vient la retraite, hurrah, vive les petits déjeuners sans horloge, vive les promenades quand les autres travaillent. On a bien mérité cela. Le métier d'enseignant est dur, prenant, épuisant. Vous n'avez pas seulement la responsabilité de faire de ces petits êtres qui vous sont confiés des hommes et des femmes responsables, mais vous supportez en plus des misères et des souffrances dont souvent, vous ne pouvez que deviner l'ampleur. Pourtant, des compensations, il y en a de nombreuses. D'abord au contact quotidien avec des enfants, avides de savoir, on ne voit pas passer le temps. On reste jeune.

Et puis ils sont tellement attentifs à la tenue de leur maîtresse le matin, aimant la voir bien habillée, fraîche et souriante. Quoi de plus plaisant que de s'entendre dire « madame, vous avez une jolie robe ». C'est spontané, naïf et touchant.

Quand à Noël, vos élèves se font un plaisir de vous faire un cadeau, même modeste, cela vous met le cœur en joie.

J'en ai vus qui n'ayant rien, ont rassemblé leurs quelques sous pour acheter chez le buraliste du coin, une horreur qu'ils étaient si heureux de vous offrir que vous n'auriez jamais eu l'idée de leur dire combien ça vous faisait mal de les voir gaspiller leur argent ainsi.

« Ce n'est pas qu'un métier, c'est un sacerdoce »

À côté du travail strictement scolaire, je me plaisais à leur apporter des petits plus. À quatre heures moins le quart, après le travail de la journée, venait le moment du conte, que les élèves écoutaient dans un silence religieux. Je doute que les générations actuelles, saturées de télé, d'ordinateurs et il faut bien le dire, de violences, trouveraient le même plaisir aux joies simples des élèves d'il y a plus de 40 ans.

Pour la fête des mères, avec quelle application ils ornaient en pyrogravure des objets en bois qui devaient faire le bonheur des mamans. Ce n'étaient pas des enfants blasés, les parents d'ailleurs non plus. Ils étaient contents de ce que nous pouvions leur offrir et c'est cela qui fait la richesse d'un enseignant, ce n'est pas qu'un métier, c'est un sacerdoce, comme être prêtre, médecin. Il faut avoir cette vocation pour tenir pendant près de 40 ans sans fléchir et surtout pour garder jusqu'au bout le même enthousiasme. »



Suzanne Albrecht avec sa classe en 1949.

Jean-Marie Beutel, maire d'Ostwald

C'est à l'initiative d'un groupe d'Ostwaldois motivé et amoureux de leur ville, qu'un travail minutieux ayant pour objectif de recenser, de faire vivre et de faire connaître l'histoire d'Ostwald, a été entrepris.

Ce travail de recherches, de croisement de données, permet de se pencher sur le passé de notre ville mais aussi d'en extraire les évolutions et pourquoi pas d'en dessiner les perspectives.

Après avoir rassemblé les éléments qui ont permis d'écrire « Ostwald, d'une société rurale à une société ouvrière » notre commando d'historiens s'est penché sur le parcours de « l'École d'autrefois, à l'école d'aujourd'hui ».

Au travers de différents témoignages, cet ouvrage démontre là encore toute la richesse culturelle et éducative des valeurs républicaines portées par l'école.

*Hier comme aujourd'hui, l'éducation publique constitue, en effet, un socle commun, qu'il nous faut protéger, encourager et accompagner.
Au fil des pages, les écoles d'Ostwald se dévoilent, d'hier à aujourd'hui.*

Un travail de passionnés d'Ostwald, qu'il convient de soutenir et de faire connaître à tous les habitants, petits et grands !



L'école des filles photographiée vers 1907.

01.2018